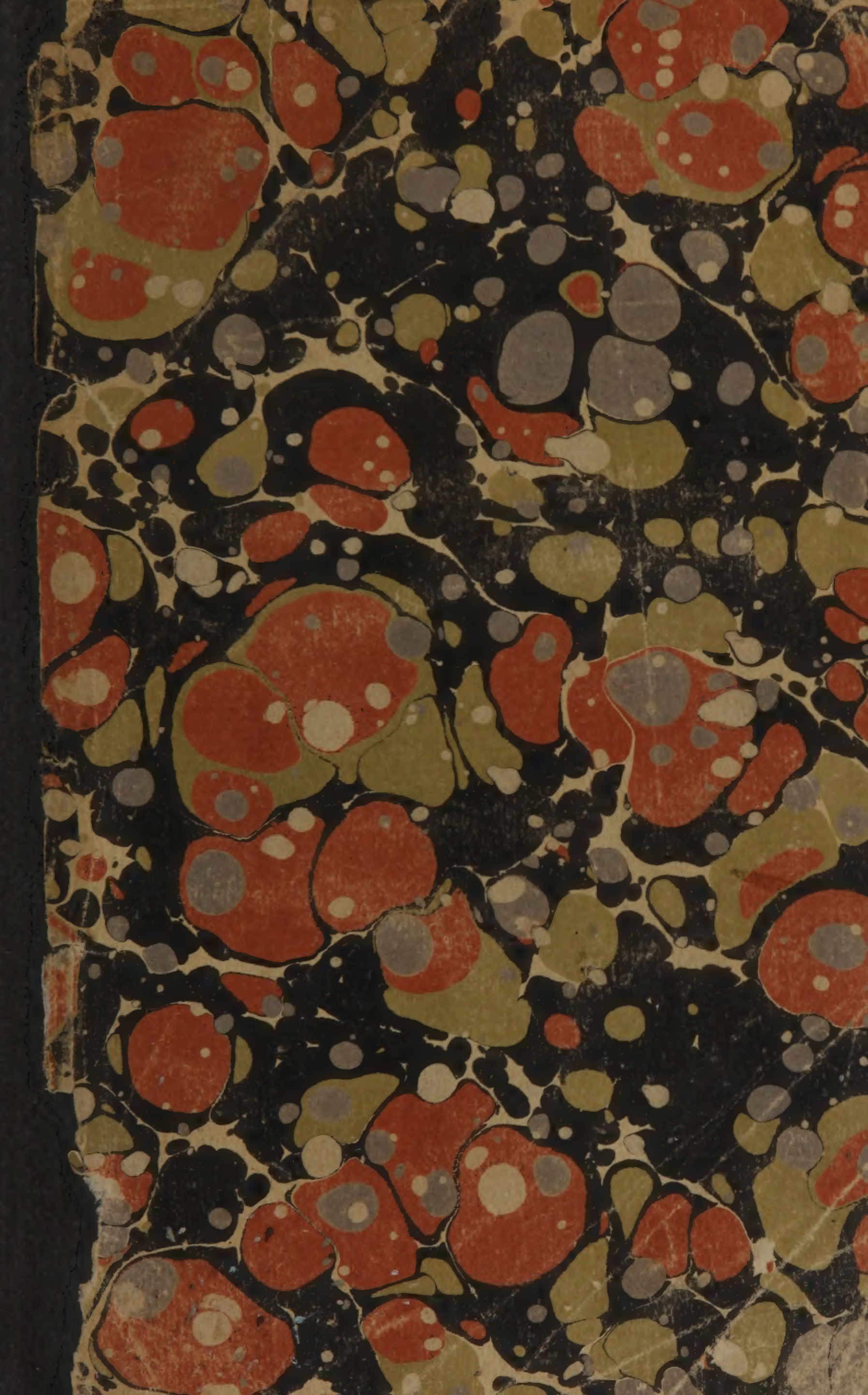


DISSERTATION

ET

OBSERVATIONS SUR LE TÉTANOS,

Publiées par le Cercle des Philadelphes au Cap-François.





DISSERTATION

ET

OBSERVATIONS SUR LE TÉTANOS,

Publiées par le Cercle des Philadelphes au Cap-François.

La Médecine a pris naiſſance de l'obſervation : c'eſt l'obſervation qui la conduit au degré de perfection, & c'eſt par le défaut d'obſervation qu'elle n'eſt quelquefois qu'un verbiage vide de ſens.

Traité de l'Expérience, par Zimmermann, *Liv. III, chap. III.*



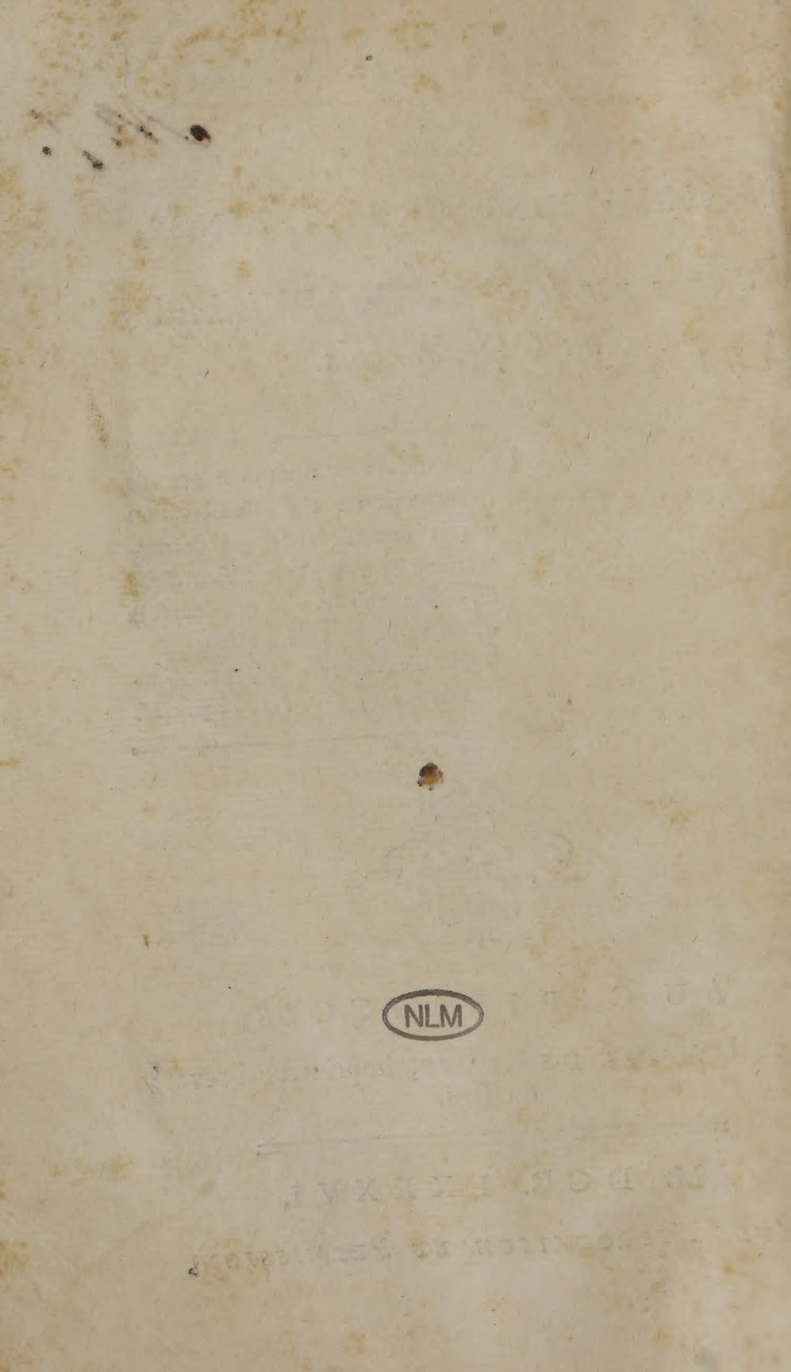
AU CAP-FRANÇOIS,

Chez DUFOUR DE RIANS, imprimeur breveté du Roi.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

N°. 7.


NLM



DISSERTATION

ET

OBSERVATIONS SUR LE TÉTANOS,

Publiées par le Cercle des Philadelphes au Cap-François.

LES ſpaſmes & les convulſions forment une claſſe de maladies très-variées qui préſentent au Médecin les phénomènes les plus ſurprenants. Si on connoît quelquefois les cauſes qui peuvent les produire, on ne ſait pas la manière dont elles agiſſent, & ſi l'on apperçoit quelques diſpoſitions qui favoriſent ces maladies, ne ſachant pas ce qui forme en nous cette faculté qui nous fait agir & ſentir, on ignore abſolument le mécaniſme qui les établit; & l'obſervation, inſuffiſante juſqu'à préſent, n'a pu nous fournir des ſpécifiques qui puiſſent être employés dans tous les cas avec ſuccès, ni donner une méthode que l'on puiſſe ſuivre avec préciſion.

Mais ſi l'art n'a que des reſſources foibles & ſouvent inſuffiſantes dans le traitement des maladies convulſives, il ne faut en accuſer que la nature; elle a fixé les bornes de notre intelligence & de notre pénétration; toujours occupée à chan-

ger les formes de tout ce qui existe, par des moyens dont nous tentons inutilement d'arrêter les effets, elle ne nous a pas donné les secrets de ses opérations, & elle ne nous a pas fait connoître toutes les voies qu'elle employe pour créer, pour détruire ou pour conserver.

Nous n'étendrons pas nos recherches sur toutes les espèces de convulsions. Cet ouvrage intéressant, qui ne peut être que le fruit de l'observation & de l'expérience, exigeroit un travail auquel nous ne pouvons nous livrer. Nous nous bornerons à parler des espèces connues à Saint-Domingue sous les noms de spasme ou tétanos, & de ce que l'on appelle mal de mâchoire chez les enfants; espèce de spasme tonique qui présente toujours les phénomènes de l'opisthotonos.

L'on reconnoît trois espèces de spasme. Le tétanos proprement dit, dans lequel tous les muscles sont dans une contraction tonique, qui les soustrait à l'empire de la volonté. Nous avons vu, dans ce cas, les muscles contractés avec une telle violence qu'ils étoient durs, saillants, douloureux, & paroissoient noués. La seconde espèce est l'opisthotonos; c'est la plus commune : les muscles postérieurs de la tête, du cou & du dos sont dans une contraction tonique & douloureuse qui jette les corps en arrière. Dans la troisième espèce ou emprosthotonos, la contraction des muscles antérieurs fait plier le corps en avant, sans qu'il puisse être redressé : cette espèce est la plus rare. M. Dehaen parle d'après son observation, celle de Vasalva & de Fernel, d'une quatrième espèce qu'il appelle Plevrothonos (1). Le corps dans celle-ci est courbé sur le côté par la contraction tonique

(1) *Rat. Méd. Pars X, cap. IV.*

des muſcles. Nous croyons avoir vu quelquefois cette eſpèce chez des malades attaqués de points pleurétiques ; mais alors elle n'étoit qu'un ſymptôme d'irritation occaſionnée par l'inflammation de la plèvre & des muſcles de la poitrine.

Le ſpaſme attaque plus ſouvent les hommes que les femmes. Celles-ci en ſont cependant attaquées quelquefois, principalement après leurs couches (1). Les enfants y ſont très-expoſés, parce que, comme le dit Aretée (2), cela tient à leur conſtitution, & qu'ils ſont dans un état convulſif perpétuel. Les jeunes gens & les hommes faits en ſont attaqués plus fréquemment que les vieillards ; ce qui eſt contraire à ce qu'a dit Aretée (3), parce que l'intenſité de l'irritabilité de la fibre ſuit les progreſſions de l'âge, & que les vieillards ſont moins expoſés aux cauſes qui peuvent produire cette maladie. Les Negres, par la même raiſon, y ſont plus ſujets que les Blancs : enfin le ſpaſme attaque auſſi les animaux (4) ; il leur ſurvient dans les mêmes diſpoſitions, & il paroît produit chez eux par les mêmes cauſes que chez l'homme.

Aretée (5), Piſon (6), Bontius (7), diſent que le ſpaſme attaque promptement & avec violence. M. Chalmers (8), qui nous a donné une deſcription bien ſatisfaiſante de cette maladie, mais qui n'a peut-être pas fait aſſez de cas des travaux de

---

(1) V. Slalpart. Vanderwiel. obſ.
(2) *Aretée, de Tet. lib. I, cap. VI.*
(3) L. c.
(4) V. Bajon, Mém. ſur Cayenne.
(5) L. c.
(6) *V. Guill. Piſon, Hiſtor. natur. & med. l. II, cap. IV.*
(7) *Bont. de Med. indor. cap. II, de Spaſmo.*
(8) Obſerv. & Recherch. méd. par une Soc. de Méd. de Londres. Ob. XIIe, p. 78 & ſuiv.

ceux qui l'avoient précédé, dit avec raison que le spasme vient souvent par degré; il convient cependant, en se rapprochant de Bontius qu'il dédaigne, que le spasme entreprend quelquefois la machine du malheureux malade en peu d'heures (1): ce qui est bien prouvé par l'observation de Bontius (2).

Guillaume Pison dit que le spasme & toutes les maladies nerveuses sont très-communes aux Indes (3). Bontius regarde le spasme comme une maladie endémique des Indes (4). M. Chalmers dit que le spasme est endémique dans la Caroline septentrionale, particulièrement chez les esclaves nègres. M. Bajon rapporte que cette maladie est si commune dans l'Amérique méridionale, qu'elle semble être propre à ces climats brûlants, & qu'elle est d'autant plus fréquente & dangereuse que l'on approche de la ligne équinoxiale. M. Desportes avoit écrit avant lui, en parlant du spasme, que si à Saint-Domingue on a l'avantage de ne pas connoître la rage, on a le malheur d'avoir une autre maladie qui n'est guère moins terrible (5).

Suivant Aretée, le froid considérable peut produire le spasme. C'est pourquoi l'hiver est si contraire, ensuite le printemps & l'automne : l'été, suivant lui, n'est pas défavorable. M. Chalmers prétend avec raison que l'on voit ces maladies dans toutes les saisons, mais moins fréquemment en hiver que dans le printemps, l'automne &

---

(1) L. c.

(2) Bont. l. c. ob. Ier. V. aussi Bajon, Mém. sur Cayenne; t. Ier, p. 143.

(3) *L. c. de ære Locis & aquis, p. 19.*

(4) L. Cit.

(5) Hist. des maladies de Saint-Domingue, t. II.

l'été, où même ces maladies sont encore plus communes, parce que les habitants travaillent dehors, & sont exposés alternativement à l'ardeur du Soleil & aux pluies considérables qui viennent d'un moment à l'autre & changent la température de l'air. Fernel a vu un opisthotonos qui est revenu plusieurs hivers de suite (1). Nous vérifions tous les jours ce qui a été observé par Desportes, que le spasme est plus commun dans les temps pluvieux que dans les temps secs, & aussi dans septembre & octobre, où le chaud & le frais se succèdent plus subitement. Le spasme survient également en été pendant les pluies d'orage, lorsque l'alternative des vents de Nord-est & de Sud font quelquefois varier la température de plusieurs degrés dans un même instant.

Pison a raison lorsqu'il dit que les ouvriers, les pêcheurs, les boulangers, sont principalement attaqués du spasme; les nègres sucriers, les arroseurs, les chasseurs, les tailleurs de haye, les couvreurs, les tonneliers, y sont aussi très-exposés.

Celui qui a une blessure, même légère; celui dont les organes sensibles & moteurs ont reçu des irritations, des agacements & des commotions fortes (2); celui dont le sang est animé par la chaleur du Soleil ou par celle de l'atmosphère; les scorbutiques (3), les vérolés (4); ceux qui ont la fièvre doivent être regardés comme dans une disposition au tétanos. Ces causes disposantes peu-

---

(1) *V. Fernel, de part. morb. & symptomat. L. V, cap. III, motûs sensûsque symptomata.*

(2) Aretée. Tissot, l. c. p. 226 & suiv., p. 305, 388, 404, 409; t. IV, p. 38.

(3) Pison, l. c. 1, p. 62.

(4) *Riviere, obs. V. X. Teta, vener. R. med. l. c. obs. 4.* Tissot, traité des nerfs & de leurs mal. t. III, p. 277, p. 432.

vent être seules ou conjointes : nous avons vu le spasme survenir en hiver, dans un temps de Nord, à un jeune Nègre qui avoit une blessure, & qui a rendu dans le cours de sa maladie une livre au moins de ver solitaire. Heister, Skenchkius, Riviere, ont rapporté des observations de spasme produit par les vers. M. de Sauvage cite une observation de Barere du même genre. Nous observerons que le spasme produit par l'irritation seule des vers est ordinairement du genre clonique, & qu'il a un caractère différent de celui qui paroît dépendre de la constitution de l'air.

Lorsque les causes disposantes existent, il ne faut que l'action d'une cause déterminante pour produire le spasme.

Hypocrate a dit que le froid produisoit les convulsions & le tétanos (1); qu'il nuit aux os & aux parties nerveuses (2); qu'il condense la peau, suspend la suppuration des ulcères; qu'il produit le frisson, les convulsions & le spasme (3).

Aretée pensoit que les causes de ces maladies sont infinies, qu'elles peuvent être produites par la piqûre d'une membrane, des muscles ou des nerfs, par l'avortement, par des contusions à la tête, & par un froid considérable (4). (5). Gallien a aussi vu le froid produire l'apoplexie & toutes les espèces de tétanos.

Hypocrate & Boerhaave rapportent chacun une observation du spasme produit par l'application d'un caustique sur des tendons, par le tiraillement

(1) L. V^e aphor. 19.
(2) Aphor. 18.
(3) Aphor. 20.
(4) L. C.
(5) V. Traité des nerfs & de leurs malad. par M. Tissot; t. III, p. 12, 34 & suiv.

de ces parties. Nous avons entendu dire que l'on avoit trouvé, dans le crâne & dans le cerveau des enfants morts du ſpaſme, des épingles, des épines. Quelques ſages femmes ignorantes & crédules ou mal intentionnées avoient imaginé autrefois que les Négreſſes luxoient les mâchoires inférieures pour faire périr leurs enfants & les ſouſtraire à l'eſclavage : (1) nous n'avons trouvé qu'une ſeule fois une contuſion ſur un pariétal avec échymoſe dans la ſubſtance de l'os, chez un enfant qui étoit mort du ſpaſme ; mais ſur mes repréſentations l'on fit grace à la mère, que l'on vouloit punir. Elle avoit peut-être laiſſé tomber ſon enfant ſans le vouloir ; elle paroiſſoit très-affligée, & la punition qu'on vouloit lui infliger pouvoit être une injuſtice révoltante dans la poſition où elle étoit. Les préſomptions ſont faciles à établir, mais il ne faut juger que ſur des preuves fournies par des faits bien obſervés, & jamais nos eſclaves ne doivent être les victimes de conjectures que leur légèreté ne rend que trop ſouvent criminelles ou dangereuſes.

Hyeron Mercurialis place entre les cauſes externes des convulſions chez les enfants l'air humide, les veilles, les frayeurs, les bains ; ce qui a fait dire à Michel Epheſius ſur Avicene, qu'il étoit d'uſage chez les anciens de ne pas nommer les enfants avant le huitième jour, parce qu'ils les lavoient en les nommant, comme le font les Chrétiens, ce qui les expoſoit au ſpaſme. Ariſtote dit que la boiſſon de vin noir & ſpiritueux produit les convulſions chez les enfants, ſoit que la nourrice ou les enfants en boivent ; le lait épais ou pris en trop grande quantité, les pleurs, les veilles, les aliments d'une mauvaiſe qualité pour la nour-

(1) V. Proj. d'inſtr. demandé par le Min. de la Mar. à la Société roy. de Méd. p. 15.

rice peuvent occasionner cette maladie (1). Cette opinion ne diffère pas de celle de M. Chevalier, qui croyoit non-seulement avec Desportes que le trop de feu que les négresses font dans leurs cases, la fumée, l'alternative du chaud & du froid peuvent occasionner le spasme ou mal de mâchoire des enfants, mais que cette maladie pouvoit être produite aussi par les passions de la mère, par l'abus de l'eau-de-vie de canne & du piment.

M. Chevalier présume encore que la manière de lier le cordon ombilical peut causer le tétanos. M. Gauché croit que le tiraillement de cette partie & le peu d'attention que l'on apporte à la soigner convenablement dans les premiers jours de la naissance peuvent être cause de cette maladie. Nous avons vu périr du spasme à Léogane, sur l'habitation Merger, un enfant qui avoit éprouvé sur le cordon, qui étoit trop court, un tiraillement qui en avoit produit la rupture.

Pison, Bontius, Desportes, Chevalier, Chalmer, Bertin (2), d'après Hypocrate, attribuent le spasme à l'impression du froid, lorsque le corps est échauffé ou couvert de sueur. Bontius a vu un soldat attaqué du spasme pour avoir, étant yvre, passé la nuit couché sur la terre. M. Desportes a observé que le spasme, qui attaque les enfants, étoit plus rare dans les habitations ou les maisons sont bâties sur des terrains élevés & sablonneux, que dans les habitations marécageuses.

M. Bajon croit que la cause du tétanos, qui paroît particulière aux pays chauds & sur-tout à Cayenne, réside dans l'air, & que cet élément

(1) *Hieron-Mercurialis, de morb. puer. l. II, cap. III.*
(2) Mém. s. l. mal. de la Guadeloupe. 2[e] part. p. 5.

se charge d'un principe salin analogue sans doute à l'acide marin (1).

Nous croyons que l'air en Amérique a un mode de constitution différent de celui d'Europe ; il diffère peut-être dans le même pays d'un lieu à un autre ; il n'est peut-être pas le même dans tous les temps : cela paroît prouvé par la différence des effets de l'air sur les corps animés ; mais nous ne pouvons attribuer le tétanos au principe salin que M. Bajon admet dans la constitution de l'air, jusqu'à ce que cela ait été bien prouvé par l'analyse chimique de l'air, & par des observations sur l'impression des différentes espèces d'air naturels ou artificiels sur les animaux dans les différents états qui paroissent disposer au tétanos. Ne voulant pas prendre des présomptions pour des connoissances, & des conjectures pour des vérités ; nous appuyant des faits déja connus, & sachant, sur la foi des Auteurs & par nos observations, que les variations de la température de l'air sont plus rapides en Amérique qu'en Europe, & que les corps animés sont dans certaines dispositions plus susceptibles des impressions de ces variations, nous attribuerons le spasme, certaine disposition donnée, au changement rapide de la température de l'air, & à l'impression du froid, qui dans quelques circonstances est si vive que les Américains ou les Européens naturalisés en Amérique ont peine à le supporter. On trouve dans la Nosologie de Sauvage une observation d'un Cacique de Cusco, qui fut saisi du spasme pour s'être exposé pied nu à un air froid étant en sueur, en sortant de son lit. Nous venons de voir sur l'habitation Desglaireaux, au quartier Morin, cinq

(1) V. Wepfer, obs. CXVI, p. 700.

Nègres sucriers qui sont attaqués d'une paralysie & de mouvements cloniques, principalement dans les extrémités inférieures pour avoir été frappés par des vents de Nord-est violents & frais, qui ont succédé à des orages dans le mois de juillet 1786. On pourroit citer beaucoup d'exemples de cette espèce (1) pour prouver que le froid humide est la cause la plus commune qui détermine le spasme en Amérique. N'a-t-on pas vu effectivement le spasme dans les climats les plus sains, lorsque le froid humide a succédé rapidement à la chaleur ? M. de Sauvage a vu à Montpellier un Jardinier attaqué du tétanos, pour être descendu très-échauffé dans un puits où il éprouva un froid humide (2). M. Tissot rapporte l'observation d'une paysanne qui, après avoir été exposée pendant plus d'une heure à une grosse pluie, éprouva une foiblesse très-grande, des convulsions violentes dans les muscles de la mâchoire, du dos, du cou, des bras, avec la plus grande gêne dans la respiration, & qui fut guérie par l'usage d'une boisson abondante d'eau & de lait, quelques bains tièdes, & une dose de laudanum liquide deux fois de suite (3).

M. Chalmers dit que le spasme prend si rarement en Europe, qu'on ne peut en attendre une histoire bien détaillée de ceux qui pratiquent la médecine dans cette partie du monde (4); il n'a

(1) Essai sur les mal. des Européens dans les pays chauds, p. 3, s. V, les Barbiers, p. 79.

(2) Nosol. meth. el. IV, ord. II.

(3) L. c. p. 78 & suiv.

(4) V. Bajon, le journal de méd. Il paroît que cela a été senti par la Société royale de Médecine, puisque cette illustre Compagnie s'adresse, dans le projet d'instruction qu'elle vient de publier, aux Médecins des Colonies, pour avoir des observations sur cette maladie.

trouvé, à ce qu'il dit, aucune bonne deſcription de cette maladie dans aucun Auteur ancien ou moderne. Pluſieurs, ſuivant lui, ont ajouté des ſymptômes qu'ils ont ſuppoſés devoir arriver & qui cependant n'arrivent pas, & le peu que Bontius a dit eſt totalement faux.

Si l'on ne jugeoit la deſcription que M. Chalmers nous a donnée du tétanos que par quelques obſervations d'un tel ou tel climat, on pourroit peut-être l'accuſer d'avoir omis ou ajouté des ſymptômes qui peuvent ſe préſenter dans cette maladie; mais étant ſûr que le ſpaſme peut être modifié dans ſes ſymptômes & dans ſa marche dans les différents climats, perſuadé que des cauſes qui tiennent à la conſtitution du temps ou à la diſpoſition individuelle, peuvent encore faire varier la marche, les ſymptômes, la terminaiſon de cette maladie, nous n'accuſerons pas M. Chalmers d'inexactitude & d'infidélité, mais nous redreſſerons l'opinion injuſte qu'il avoit ſur ce qui avoit été dit du ſpaſme par les Auteurs, & nous juſtifierons ſur-tout Bontius, dont l'opinion a trop de rapport avec celle de M. Chalmers pour qu'il mérite d'être accuſé d'en avoir impoſé.

Le ſymptôme qui décèle le ſpaſme chez les enfants nouveaux nés eſt l'impoſſibilité de prendre le ſein; la mâchoire eſt ouverte ou fermée, ſuivant la direction des contractions muſculaires: bientôt la tête eſt portée en arrière ainſi que le corps, les muſcles du viſage ſe retirent, ceux du cou ſont tendus comme des cordes, les muſcles du ventre ſont dans une tenſion violente, le cœur eſt agité par des contractions ſpaſmodiques, la reſpiration paroît gênée & fréquente. Si on exerce quelque preſſion ou frottement ſur l'épigaſtre, la contraction muſculaire augmente, & le corps eſt

jeté en arrière par une contraction clonique. Quelquefois les extrémités ne sont pas attaquées du spasme, mais quelquefois aussi le corps est entièrement roide. La déglutition se fait encore dans le commencement de la maladie, mais elle devient bientôt impossible : il y a quelquefois des apthes dans la bouche : les enfants périssent ordinairement du trois au neuf; cependant ils vivent quelquefois plus long-temps.

Le serrement des mâchoires n'a pas toujours lieu à l'invasion du spasme chez les adultes; il s'annonce quelquefois par un engourdissement dans la partie où existe la cause prédisposante : les malades éprouvent de la douleur dans les lombes, de la gêne dans les mouvements des extrémités inférieures, de la roideur dans les muscles de ces parties. Bientôt la contraction des muscles gêne la mastication & la rend impossible ; la langue ne peut se mouvoir qu'avec peine, les muscles de la face, du cou, du dos, du bas-ventre & des extrémités se contractent quelquefois même avec assez de violence pour rompre les os ou produire des tumeurs (1). Les traits s'altèrent, les malades se plaignent d'un serrement douloureux dans la poitrine, mais sur-tout dans l'épigastre, & l'irritabilité est dans cet état à un ton si susceptible, qu'un attouchement ou quelque bruit, le son même de la parole, procurent une contraction clonique & douloureuse, qui rejette le corps en arrière. Ce symptôme est constant; il est regardé par Chalmers comme patognomonique; il persiste encore quelquefois après la cessation des autres, & les sujets qui ont eu le tétanos gardent long-

(1) V. Hist. des malad. de S.-Doming. t. 2, p. 172; Tissot, l. c. t. IV, p. 215 & suiv.

temps

temps une douleur à l'épigaſtre & au dos, qui paroît indiquer les attaches du diaphragme.

Le ventre eſt ordinairement conſtipé dans le ſpaſme ; cependant il ſe vide quelquefois naturellement : il s'établit même une eſpèce de flux bilieux & ſanguinolent, quelquefois avantageux, mais d'autres fois nuiſible. Les malades rejettent quelquefois du ſang par la bouche, par les narines. L'entendement eſt libre à l'invaſion & dans les progrès du mal : il n'y a de trouble & de délire que vers la fin de la maladie, ce qui eſt un ſigne mortel. La déglutition eſt plus ou moins gênée ; elle eſt quelquefois impoſſible. Il n'y a ni ſoif ni appêtit dans le principe de la maladie & dans ſon état ; mais les malades boivent avec avidité & ſont très-altérés au déclin. Les malades parlent avec peine, & les efforts qu'ils font pour s'exprimer excitent pour l'ordinaire un mouvement clonique qui jette le corps en arrière. La ſecrétion des urines eſt quelquefois libre, mais cela varie encore. La ſtrangurie eſt un ſimptôme fréquent dans les progrès du ſpaſme : le ſommeil eſt un ſigne avantageux, mais ſouvent les malades ſont tourmentés d'inſomnie, ce qui eſt toujours un mauvais ſigne; ils ont des troubles, des frayeurs, des mouvements cloniques, lorſqu'ils veulent s'endormir. La peau eſt ſèche ou couverte d'une ſueur viſqueuſe ou fétide. Les malades n'ont ſouvent que des ſueurs partielles de la tête & du cou. Il ſurvient quelquefois, dans l'état de la maladie, des éruptions milliaires & exhantemateuſes, dont la répercuſſion aggrave les ſymptômes. Rarement il y a beaucoup de fièvre dans le commencement, quoique le cœur ſoit agité quelquefois par des contractions fortes & douloureuſes. Le pouls eſt quelquefois petit, ſerré, fréquent, inégal ; mais on

le trouve quelquefois dur, élevé & convulsif. La langue est ordinairement humide & limoneuse; mais nous l'avons vue sèche, brune chez un Nègre qui avoit le spasme depuis onze jours & qui est mort au treizième, après avoir eu une hémorragie par le nez au douzième, une éruption milliaire sur tout le corps, & une fièvre très-forte (1).

Le spasme dont nous parlons est une maladie aiguë qui n'a qu'une foible analogie, dans ses causes & dans son caractère, avec le spasme rémittent ou intermittent que nous avons observé nous-mêmes, & dont M. de Haen parle d'après plusieurs Auteurs (2).

Tous les Auteurs s'accordent à regarder le tétanos comme une maladie très-dangereuse & difficile à guérir.

Plus le spasme attaque les parties antérieures, sur-tout le haut de la poitrine ou les muscles de la gorge, plus il est dangereux & presque toujours mortel (3). Le spasme qui survient aux plaies est le plus dangereux : celui qui attaque les enfants nouveaux nés est le plus difficile à guérir.

La modification des causes, la différente disposition des sujets font varier les symptômes du spasme & son intensité : la variété des climats y apporte aussi des différences. On a observé que les blessés dans les combats de mer étoient moins fréquemment attaqués du spasme lorsqu'ils restoient à bord, que lorsqu'on les descendoit à terre. On voit le spasme à Saint-Domingue dans l'intérieur de l'île, comme dans les plaines des bords de mer (4).

(1) *Rat. med. pars X, cap. 3 detet. v. obs. de J. Clephane.*
(2) *Rat. med. L. c. p. 345.*
(3) Aretée. Desportes, hist. des mal. de S.-Doming. l. 2.
(4) V. mém. S. Cayenne, t. 1, p. 146.

On doit eſtimer le danger du tétanos par la violence de l'attaque : celui qui ſe forme en peu d'heures fait périr ordinairement en vingt-quatre, trente-ſix ou quarante-huit heures. Les malades ſurvivent rarement au troiſième jour. Ce pronoſtic de Chalmers confirme l'aphoriſme ſixième de la cinquième ſection des aphoriſmes d'Hypocrate. Quand la maladie eſt moins aiguë, les malades meurent avant le neuvième ou le onzième ; cependant ils guériſſent quelquefois ou périſſent, après avoir éprouvé les attaques de cette maladie pendant le cours d'une année (1).

Nous penſons avec M. de Haen qu'il ne faut pas juger la doctrine d'Hypocrate ſur le tétanos par quelques ſentences détachées : il faut réunir tout ce que ce Médecin a dit ſur cette maladie dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages, pour s'aſſurer que s'il paroît varier dans ſes opinions, c'eſt parce que la nature ne lui à pas préſenté les mêmes réſultats dans toutes ſes obſervations.

Le ſpaſme intermittent eſt réputé moins dangereux que le continu. La diminution des ſpaſmes cloniques du dos, de la poitrine, la ceſſation de la conſtipation, le rétabliſſement de la liberté des urines, de la déglutition, ſont des ſignes avantageux, principalement lorſque cette diminution de ſymptômes eſt accompagnée de ſommeil ; car ſi le relâchement n'eſt pas accompagné du rétabliſſement des fonctions, il faut en craindre les ſuites : il n'eſt pas rare de voir périr les malades dans le moment où l'on croit qu'ils ſont mieux (2). On peut en voir pluſieurs exemples dans M. de Haen, & cela eſt conforme à nos obſervations.

---

(1) *V. Chalmers de Haen, Rat. med. p. X, c. IV.*

(2) *Rat. med. l. c.* Chevalier, lettre à M. Dejeax.

La fièvre n'est pas un symptôme essentiel au spasme ; elle n'est seulement qu'un épiphénomène ; elle doit être regardée comme très-dangereuse, lorsqu'elle aggrave l'intensité du spasme, & lorsqu'elle est accompagnée d'insomnie & du trouble de l'esprit.

Hypocrate a dit que la fièvre qui survient aux convulsions & au tétanos termine ces maladies : cela est vrai quelquefois ; mais, comme le remarquent Bajon (1) Lieutaud (2) &c. l'événement dément quelquefois cette prédiction.

Les accidents du spasme paroissent se calmer après la sortie des vers, mais ce n'est pas un signe favorable & sur lequel on puisse compter pour la cessation de la maladie. L'insomnie, le trouble d'esprit, les rêves effrayants sont des signes fâcheux dans le spasme.

Aretée dit que les ulcères sont pâles & secs dans le spasme : ce signe est sans doute très-fâcheux, mais il ne faut pas juger favorablement de l'issue de cette maladie, lorsque les ulcères sont vermeils & fournissent une bonne suppuration ; car on pourroit s'y tromper, comme nous l'avons vu. Le spasme produit par des chutes, des contusions du crane, par la commotion du cerveau, par des épanchements est mortel. On doit sur-tout s'attacher à la cure prophylactique pour ceux qui ont des blessures, & pour les enfants ; car lorsque la maladie est établie, les malades sont dans le plus grand danger & le Médecin dans une incertitude très-embarrassante. M. Heister dit que le spasme guérit plus aisément lorsqu'il survient après l'amputation du bras & du pied, que lorsqu'il provient

---

(1) L. c.

(2) Lieutaud, Précis de méd. prat. t. II, p. 232.

de la léſion d'un nerf ou d'un tendon : il cède ſouvent de lui-même, ſuivant cet Auteur, lorſqu'on a levé la ligature des vaiſſeaux, ou ôté le vitriol appliqué pour arrêter l'hémorragie ; cependant il n'eſt pas rare, ſuivant lui, que tous les remèdes ſoient inutiles, & que les malades ſuccombent à cet accident fâcheux (1).

Nous trouvons dans Aretée des préceptes eſſentiels & trop négligés dans les Colonies dans le traitement du ſpaſme ; il veut que le malade ſoit couché dans un lit mou, commode & chaud. Nous avons vu ſouvent les Nègres tourmentés par cette maladie être couchés ſur des lits de camp, qui devoient encore briſer leurs corps en dolori.

La demeure du malade, dit Aretée, doit être chaude ; mais ſi l'on eſt en été, cela ne doit pas être au point de procurer la ſueur & l'accablement ; car la maladie affoiblit elle-même. Ce précepte eſt bien plus ſage que celui de Celſe, qui après avoir recommandé d'éviter ſoigneuſement le froid, preſcrit d'entretenir un feu continuel dans la chambre du malade, principalement avant l'aurore, temps où le froid eſt plus piquant (2). M. Deſportes dit qu'on ne peut trop recommander d'entretenir la chambre bien chaude. Ce précepte, comme celui de Celſe, eſt trop général : on en abuſe tous les jours d'une manière à tourmenter les malades. Nous avons vu, par exemple, des habitants mettre les Nègres attaqués du ſpaſme dans les étuves des ſucreries. M. de B. . . à Léogane nous a dit que cela lui avoit réuſſi pour des Nègres arroſeurs attaqués du ſpaſme : nous le croyons,

(1) V. Heiſter, p. 11, ſect. 11, ch. 77, 3, 11.

(2) Alſ. C. ap. 3, trait. des mal. de S.-Doming. l. 2. Chevalier, lettres ſur les mal. de S.-Domingue.

mais nous engageons ceux qui pourroient être tentés d'employer ce moyen, de régler la température de l'étuve avec un thermomètre ; car, faute de cette attention, il seroit possible que ce prétendu remède devînt un supplice, & qu'au lieu de rappeler la transpiration supprimée, on fît périr le malade dans la suffocation.

M. Chevalier voudroit que les Nègres fussent logés dans des maisons de maçonnerie, qu'on n'allumât pas de feu dans les maisons où sont les nouvelles accouchées, parce qu'il croyoit, ainsi que M. Desportes, que la fumée & la transition du chaud au frais pendant la nuit, lorsque les feux s'éteignent, pouvoient être les causes qui déterminoient le spasme.

On préfère ordinairement dans la Colonie les cases en bois aux cases en maçonnerie, pour loger les Nègres. L'air se renouvelle plus aisément dans une case en bois : la température y est plus égale, il y a moins d'humidité que dans celles qui sont en maçonnerie. Il n'est pas indifférent aussi de couvrir ces cases en essentes, en paille ou en thuiles. La couverture en paille est la plus sujette au feu, mais elle est la plus saine. Au reste il seroit essentiel que les Nègres eussent des cheminées dans leurs cases : il devroit au moins y en avoir dans les hôpitaux, car non-seulement le feu que les Nègres font dans le milieu de leurs cases les expose à être incendiés, mais c'est une cause d'accidents préjudiciables à leur santé & à leur conservation.

Le piment est le seul assaisonnement que les Nègres emploient pour donner de la saveur, & corriger les aliments ténaces, glutineux & grossiers dont ils font leur nourriture : il n'y a que l'abus qui puisse le rendre dangereux, & nous croyons

qu'il n'y a que quelques circonſtances dans leſquelles on doit l'interdire aux Nègres.

Il n'eſt pas du tout probable que ce ſoit le tafia qui produiſe le tétanos des enfants. Les habitants attentifs donnent ordinairement dans les montagnes, encore plutôt que dans les plaines, un verre de tafia aux Nègres qui ont été mouillés, ou à ceux qui ſont échauffés par des travaux pénibles; mais il eſt très-rare que les Négreſſes boivent de cette liqueur (1).

On donne aux nouvelles accouchées dans preſque toute la Colonie des ſoins que le climat & la raiſon condamnent.

Nous voudrions qu'on ne donnât pas aux nouvelles accouchées des rôties de vin, aromatiſées avec la canelle. La muſcade, l'eau de gingembre & tous les échauffants ſont également dangereux. Il ne faudroit pas enfermer ces femmes dans un pavillon, ſous lequel la mère & l'enfant ne reſpirent bientôt qu'un air corrompu. Il faut prendre garde que les Matronnes ne tourmentent pas les Négreſſes pendant le travail : toutes leurs manœuvres ſont violentes; elles croiroient que la nature ne feroit rien de bien, ſi elles ne faiſoient pas crier les femmes en travail, ſi elles ne les battoient pas, ou ſi elles n'exerçoient pas ſur le ventre des compreſſions qui mutilent (2).

Il faudroit ſurveiller les ſoins que l'on donne aux Négreſſes en couche; il faudroit diriger ceux dont elles ont beſoin lorſqu'elles ſont accouchées; il faut veiller leur régime, prendre garde à la

(1) V. Tiſſot, l. c. p. 123.

(2) Nous avons vu un déchirement de matrice, produit par cette mauvaiſe manœuvre ſur l'habitation Talleyran, à Léogane. Nous rapporterons ailleurs cette obſervation.

manière dont elles sont couchées : on ne doit pas permettre qu'elles aient leurs enfants sur la même Cabane : il faut tâcher de les garantir du froid de l'humidité ; elles ne doivent pas sortir trop tôt ; elles devroient donner le premier lait à leurs enfants : c'est la demande de la nature ; mais on se plait à la contrarier. Il semble que tous les usages pour soigner les femmes grosses, les nouvelles accouchées & les enfants nouveaux nés, n'aient été adoptés que pour multiplier les maladies.

Il n'y a peut-être pas un des moyens que nous réprouvons, qui n'ait été employé heureusement dans quelques cas particuliers : nous le voulons, mais nous ne condamnons que l'usage général, autorisant les personnes intelligentes à y avoir recours lorsque les exceptions paroîtront l'exiger.

Nous croyons, par exemple, qu'il a été quelquefois avantageux de donner aux enfants des purgatifs dans les premiers jours de leur naissance ; mais nous croyons que le bien que cela produit ne peut pas être compensé par le mal qui en résulte, & que l'on devroit réserver cette méthode pour quelques cas particuliers. Les enfants des Nègres, comme ceux des Blancs, n'auront pas besoin de laxatifs dans le plus grand nombre des cas, lorsqu'ils prendront le premier lait de leur mère, & lorsqu'on ne fera pas suivre aux nouvelles accouchées un régime incendiaire & irritant. On doit éviter de chagriner les nouvelles accouchées. Quelques attentions suffisent pour satisfaire ces malheureuses femmes, qui n'ont pas le droit de rien exiger ni de se plaindre.

La ligature du cordon, de quelque manière qu'elle soit faite, n'est pas la cause qui produit le spasme. Le déchirement du cordon chez les animaux seroit bien plus propre à le produire,

mais on ne voit pas que cela y donne lieu. MM. Bajon & Chevalier veulent que l'on dépure en quelque ſorte le cordon du ſang qu'il contient, avant que d'en faire la ligature. Ce conſeil eſt fondé ſur des préſomptions, mais il eſt plus aiſé de fournir des conjectures que des démonſtrations, & nous craignons que les effets qu'on atribue à l'impreſſion du ſang, qui ſtagne dans le cordon & dans les vaiſſeaux ombilicaux, ne ſoient plutôt imaginaires que prouvés.

M. Decout, maître en chirurgie à Acquin, aſſocié colonial du Cercle, rapporte dans un mémoire qu'il nous a envoyé qu'il ne pratique pas la ligature du cordon, & qu'il n'en a jamais vu d'accident. On ſait que cette pratique d'analogie, & qui eſt celle de la nature, a été propoſée par M. Tantony de Turin, & par M. Schulze de Halle : nous croyons que c'eſt la plus avantageuſe, parce qu'elle permet un dégorgement du cordon par un ſuintement imperceptible ; mais, comme on le remarque dans l'Encyclopédie, il eſt plus prudent de pratiquer la ligature, puiſqu'elle n'a aucun inconvénient.

Nous avons regardé la plaie du cordon ombilical, ainſi que toutes les autres plaies, comme une des cauſes prédiſpoſantes au ſpaſme. Il faut donc prendre garde d'expoſer les enfants, pendant le temps que cette plaie exiſte ou ſes effets, à l'action des cauſes déterminantes. On doit éviter auſſi de tirailler le cordon dans l'accouchement : il faut le panſer avec ſoin, pour éviter les effets de la corruption ou d'une très-forte compreſſion. Nous conſeillons auſſi, d'après nos obſervations particulières & celles de MM. Deſportes & Chevalier, de ne pas faire la ligature du cordon ſpermatique dans l'extirpation du teſticule. Cette ligature eſt

inutile & dangereuse : il seroit même à desirer qu'on pût s'en passer dans les amputations ; mais en ne la pratiquant pas dans ces cas, il faut tâcher d'éviter les inconvénients d'une trop forte compression, qui a aussi ses dangers.

L'heure & les précautions pour baigner les enfants ne sont pas indifférentes dans tous les temps, mais principalement dans les premiers jours de leur naissance. Les inattentions que l'on commet à cet égard sont peut-être une des causes les plus fréquentes du spasme.

Nous avons dit qu'on tenoit les enfants & les mères dans des endroits bien fermés, & souvent échauffés par les feux qu'on y allume. Nous avons vu tous les Auteurs condamner cet usage : nous les avons vus attribuer le spasme des enfants au saisissement produit par le refroidissement subit de l'air. N'est-il pas également probable que si l'on met les enfants, échauffés par l'air dans lequel ils respirent & par la chaleur de leur mère, dans un air froid, ce saisissement qui produit le spasme chez les grandes personnes le déterminera bien plus sûrement chez les enfants, qui aux causes prédisposantes qui tiennent à la chaleur & à la qualité de l'air réunissent celles de la susceptibilité de l'irritabilité, qui est encore augmentée par les laxatifs qu'on leur donne, par les digestions difficiles qu'on leur procure en leur faisant prendre un lait étranger, & enfin par la plaie de l'ombilic ?

Nous croyons donc que l'on ne doit pas mettre dans un bain froid les enfants qui sont dans les circonstances d'irritation dont nous venons de parler. Il faudroit pour les baigner de cette manière, qui est la plus naturelle, que nos usages ne fussent pas en contraste avec la nature ; mais nous avons établi des règles, nous avons adopté des

méthodes, nous avons des uſages conſacrés par l'habitude; il n'eſt pas aiſé de les réformer & de faire ſentir qu'ils n'ont d'abord été employés que pour des cas particuliers, pour des exceptions, & que nous avons eu tort d'en faire une loi générale qui eſt un abus.

On peut donner aux bains des enfants une température douce, en faiſant chauffer l'eau, ou en l'expoſant au Soleil; on ne doit les baigner qu'après leur avoir fait prendre, avec ménagement, un bain d'air, c'eſt-à-dire quelque temps après qu'on les a débarraſſés de leurs langes, & qu'on les a ôtés de leurs couchettes ou du lit de leurs mères: il ne faut pas les baigner trop matin, ni le ſoir, ni dans la nuit; l'heure la plus convenable eſt entre dix heures & midi. On doit prendre encore plus de précautions dans la ſaiſon des pluies, lorſque la température eſt froide & humide; c'eſt principalement à cette époque de la vie que les enfants ſont plus ſenſibles aux tranſitions bruſques, aux changements rapides qui, ſuivant Hypocrate, ſont toujours dangereux.

M. Chalmers nous donne des conſeils très-ſages ſur la manière d'adminiſtrer les bains dans le ſpaſme, ſur la température qu'ils doivent avoir dans les différentes circonſtances des temps & des diſpoſitions individuelles.

M. Hillary, qui a écrit ſur l'air & les maladies de la Barbade, ayant vu mourir quelques malades attaqués du ſpaſme, au moment même où on les ſortoit du bain, dont la chaleur étoit de vingt-neuf ou trente degrés, quoiqu'ils n'y euſſent pas demeuré plus de vingt minutes, préféroit les fomentations émollientes & anti-ſpaſmodiques.

M. Chevalier a vu le bain augmenter les accidents du ſpaſme chez un jeune homme qui avoit

souffert l'extirpation d'un testicule : il est bien probable que ce bain n'avoit pas la température convenable. On sait tout ce qu'on doit craindre, dans ce genre, de l'inattention & de l'inexpérience des Nègres domestiques. Je présume que c'est plutôt au peu de précaution dont on use dans l'administration des bains, qu'à leurs propres effets, que l'on doit attribuer les accidents dont on se plaint. Cependant nous n'approuvons pas le bain dans le tétanos qui est survenu à une blessure, mais nous nous en sommes servis sans inconvénient dans les autres espèces. Nous ne dirons rien de l'usage du bain froid dans le tétanos; notre expérience ne nous a donné aucune instruction à ce sujet, & nous ne chercherons pas à faire des essais absurdes qui nous paroissent propres à compromettre la vie des malades (1).

Nous n'avons guéri qu'un seul enfant attaqué du spasme. Une Mulâtresse sur l'habitation Maison-Seule à Léogane fut attaquée d'un opisthotonos au sixième jour de sa naissance : cet enfant ne pouvoit plus teter, & il avaloit avec peine du lait exprimé dans une cuiller; l'ayant examiné avec attention, je trouvai la langue, les gencives rouges couvertes d'aphtes. La mère avoit sur la figure des lotas qui me firent soupçonner qu'elle n'étoit pas saine. Je lui ordonnai un régime rafraîchissant; je fis frotter plusieurs fois, dans la journée, le corps de l'enfant avec de l'huile chaude, dans laquelle j'avois mis du camphre, du castoréum, de l'esprit volatil de corne de cerf : on enveloppoit ensuite l'enfant dans des linges & du coton imbibés d'huile; on lui faisoit prendre un bain tous les jours à midi; on lui don-

---

(1) V. Tissot, l. c. t. 4, p. 281.

noit deux lavements avec du lait; on touchoit ſa bouche avec un pinceau imbibé d'oximel acidulé légérement avec l'eſprit de ſel: les accidents du ſpaſme ont cédé peu à peu; la bouche s'eſt détergée, mais l'enfant n'a pu prendre le ſein qu'au vingt-ſixième jour de ſa maladie: il eſt ſorti quelques jours après à cet enfant une galle conſidérable, & il a continué à ſe bien porter. L'influence de l'eſtomach ſur les muſcles de la mâchoire inférieure peut produire le tétanos. M. Tiſſot rapporte que M. de Fourcroy a toujours prévenu cette maladie, en purgeant les enfants avec le ſirop de roſes (1).

M. Chalmers, qui penſoit que le ſpaſme des enfants tiroit ſouvent ſon origine de ce que l'on donnoit à manger trop tôt aux enfants & avant qu'ils euſſent vidé leur méconium, en a guéri un attaqué du mal de mâchoire, en le purgeant avec une infuſion de rhubarbe, dans laquelle on avoit ajouté quelques grains de muſc, un peu d'huile de tartre per deliquium, en lui faiſant prendre des bains chauds, & en lui donnant des lavements avec une infuſion de camomille, dans chacun deſquels on ajoutoit un peu de ſavon de Portugal: mais on ne doit pas perdre de vue ce que rapporte M. Tiſſot; il dit avoir vu des enfants naître ſi convulſibles, que ſans qu'on pût ſoupçonner aucun embarras, aucun irritant dans le bas-ventre, ils étoient dès le moment deleur naiſſance dans des convulſions continuelles qui les ont fait périr (2).

Nous avons employé inutilement ſur pluſieurs enfants les bains d'eau tiède, ceux d'huile, les

---

(1) L. c. t. 4, p. 91.
(2) L. c. t. 3, p. 16.

embrocations, les fomentations, les anti-spasmodiques, les ventouses scarifiées & les sèches. M. Chevalier dit n'avoir été consulté que deux fois pour des enfants attaqués du spasme ; il leur a administré inutilement le sel sédatif (1) & la teinture anodine.

M. Heister dit qu'il n'a pas vu guérir un seul enfant attaqué du spasme de la mâchoire inférieure, provenant de cause externe, quoiqu'on ait employé extérieurement & intérieurement les remèdes nervins les plus recommandés (2).

On est si persuadé à Saint-Domingue, ainsi qu'à Cayenne, de l'impossibilité de guérir le spasme des enfants, qu'on appelle très-rarement les Médecins pour les traiter. Nous dirons à ce sujet, avec M. Bajon, que le peu de succès des tentatives que l'on a pu faire n'est pas une raison assez forte pour assurer que cette maladie soit incurable ; & puisque l'on est certain que tous les enfants meurent, pourquoi ne pas les mettre dans les mains des personnes dont la bonne volonté, aidée par les connoissances, les porteroit à faire différents essais, & leur feroit peut-être découvrir le vrai moyen de les guérir (3) ?

L'estimable M. Poupé-Desportes nous a dit qu'il n'avoit jamais vu guérir le spasme qui étoit sur-

---

(1) Nous ne sommes pas étonnés que ce remède, employé trop souvent sur la réputation que son nom lui conserve, ait été inutile : nous ne voyons rien dans sa nature qui puisse le rendre recommandable. Il y a beaucoup d'autres drogues fort vantées, qui perdroient beaucoup de leur crédit si des Médecins praticiens & bons observateurs rendoient un compte exact de leurs propriétés & de leur utilité réelle dans le traitement des maladies.

(2) Hist. ch. p. 1, l. 1. cii p. 79.

(3) Bajon, l. c. p. 156.

venu aux bleſſures. Les obſervations d'Heiſter, celles de MM. Sylveſtre & Clephane prouvent que cela eſt poſſible : nous en fournirons nous-mêmes un exemple. On peut donc préſumer avec raiſon que ſi l'on ſoumettoit le traitement du ſpaſme à des Médecins attentifs & éclairés, au lieu de l'abandonner à un empiriſme groſſier & à une Médecine populaire, orgueilleuſe des ſuccès que le haſard lui a procurés, trop ignorante pour employer toutes les reſſources dans l'ordre convenable, & trop préſomptueuſe pour ſe laiſſer diriger, l'on pourroit parvenir non-ſeulement à prévenir le ſpaſme, mais à le guérir plus ſouvent qu'on ne fait.

On trouve chez les auteurs un ramaſſis prodigieux de remèdes anti-ſpaſmodiques ; mais comme les convulſions ſont produites par des cauſes différentes & ſouvent oppoſées, il eſt évident qu'il ne peut y avoir de remède univerſel (1).

Les Auteurs qui ont traité du ſpaſme conſeillent la ſaignée, les ſcarifications, les ventouſes sèches & ſcarifiées, les ſétons, les bains froids, ceux de mer, les bains tièdes, ceux d'huile, les fomentations émolientes onctueuſes, les embrocations huileuſes, les véſicatoires, les purgatifs, les émétiques, les lavements purgatifs ou anodins, les délayants, les carminatifs, les anti-ſpaſmodiques, le muſc, le caſtoréum, l'opium, le mercure.

Chacun de ces remèdes a eu des ſuccès ou a paru en avoir ; mais tous ont été employés inutilement dans bien des cas. Nous préſumons de-là que ce n'eſt qu'en faiſant attention aux différences des ſaiſons, des tempéramments, des diſpoſitions individuelles, des circonſtances, des différentes eſpèces de cauſes, que l'on pourra parvenir à em-

(1) Vanſwiet, comment. l. i. ſſ. 234, p. 380.

ployer plus heureusement les remèdes proposés dans le traitement du spasme ; regardant comme impossible de prescrire une méthode générale & invariable, & d'indiquer un spécifique.

Heister en traitant de la douleur, qui est une cause prédisposante ou déterminante du spasme, recommande de considérer très-attentivement la cause qui la produit ; car un seul remède ne peut être appliqué dans tous les cas. Il faut enlever promptement les corps étrangers, si c'est eux qui la produisent ; si elle est occasionnée par des caustiques, il faut les ôter ou les adoucir (1) : si une inflammation vive la produit, & que ce soit chez un homme pléthorique, à la suite d'un coup de feu, il faut employer la saignée. Enfin si la douleur provient de la lésion d'un nerf ou d'un tendon, on peut verser dans la plaie du beaume du Pérou ou de Copahu, de l'huile de térébenthine, appliquer sur la plaie des cataplasmes émolients & résolutifs, sans négliger les anti-spasmodiques internes ; & si les convulsions & le spasme ne se calment pas, il conseille avec Celse (2) & Boerhaave (3) de couper le tendon ou le nerf blessé & même le membre, pour délivrer le malade du danger de la mort (4) ce qui malheureusement ne réussit pas toujours.

Le médecin Desportes a raison de dire que les Nègres sont plus sujets au spasme que les Blancs, parce qu'ils vont nuds pieds, & qu'ils sont plus exposés à être blessés que les Blancs.

---

(1) On traite les crabes & les guignes des Nègres avec des caustiques. Cela est suivi quelquefois du tétanos : nous en avons vu des exemples.

(2) L. V, cap. 22, p. 291.

(3) L. c.

(4) *Eeister chir pars ii s. ii ch. 77. ss. ii.*

J'ai

Nous avons souvent donné des soins à des Nègres qui avoient été blessés par des clous, par des épines, par des éclats de bois. Nous examinions d'abord s'il ne restoit pas de corps étranger dans la plaie : nous la dilations quelquefois lorsqu'il y avoit indication : nous la pansions ensuite avec l'huile de térébenthine & le baume du Perou.

Les Nègres sont dans l'usage, après avoir retiré le corps étranger, de bien faire saigner la plaie, & d'engourdir la plante du pied en la battant; ils trempent ensuite le pied dans une eau de lessive, & ils mettent après cela des ravets (1) avec de l'huile sur la blessure.

Nous avons vu plusieurs fois des chevaux qui ont été encloués profondément. On sait que cet accident peut avoir des suites fâcheuses. Nous versions dans la plaie de l'huile de térébenthine avec le beaume du Pérou, après avoir retiré les clous. Nous appliquions sur le pied un appareil pour empêcher les corps étrangers de pénétrer dans la plaie : nous les tenions au parc couvert, jusqu'à ce qu'ils fussent guéris, & nous n'avons pas vu arriver d'accidents. On est en usage dans le pays de mettre dans la plaie d'un cheval encloué une cheville de savon, mais ce moyen n'est pas toujours suffisant pour prévenir les accidents, lorsque le clou a piqué le tendon, les ligaments, &c. sur-tout si on laisse aller les chevaux à l'abreuvoir, & s'ils sont exposés à être mouillés.

On amène souvent les Nègres à l'hôpital des habitations, lorsque la douleur les empêche de marcher, ou lorsque le spasme est déjà déclaré. L'ouverture de la plaie est presque toujours fer-

(1) *Scarabeus minor domesticus spadicens.* On attribue à cet insecte rongeur incommode & puant, une vertu antispasmodique; mais c'est une opinion vulgaire.

mée par des graviers. Il y a de l'inflammation, du gonflement ou du pus sous les callosités du pied, & dans le tissu cellulaire sur l'aponevrose plantaire.

Dans ces cas, après avoir employé les émollients, on coupe toutes les callosités ; on déchausse en quelque sorte le pied, lorsque cela est nécessaire, pour mettre à nu tout le foyer, & l'on panse ensuite comme un ulcère simple.

Il est essentiel, principalement dans les saisons pluvieuses, de garantir les Nègres qui ont quelques blessures, ceux qui ont été piqués, ceux qui ont des ulcérations sur les fesses à la suite du fouet, les Nègres sucriers, les chauffeurs, les boulangers, du froid & de l'humidité. Il faut prendre garde que les Nègres sucriers, les boulangers, n'aillent pas se baigner pendant la nuit, lorsqu'ils sont en sueur : cette imprudence, qui est fréquente, ne leur procure pas toujours le spasme ; mais ils contractent souvent des fluxions de poitrine ou des rhumatismes, qui ne sont pas moins dangereux.

On doit empêcher les Nègres de dormir à terre, ou sous des galeries. On doit avoir la même attention pour les soldats & les matelots. Il faut défendre aux arroseurs de s'endormir en plein air. On doit donner des savates aux Nègres tailleurs de haies. L'attention que beaucoup d'Habitants ont d'amasser tous les clous dans leurs savannes est très-louable. Il faut prendre garde que les Nègres, les Soldats & les Matelots, qui ont quelque blessure, ne boivent du tafia, ou qu'ils ne commettent quelque intempérance dans le manger, ou des excès dans les autres passions. Lorsqu'on descendra de bord des blessés, il ne faut le faire que pendant un temps sec & aux heures les plus chaudes ; car le saisissement du frais & de l'hu-

midité, sur des sujets qui sortent d'un endroit très-chaud, peut porter sur les nerfs une impression capable de déterminer le spasme. On doit prendre garde que les femmes nouvellement accouchées, sur-tout celles qui ne nourrissent pas, ne soient saisies trop tôt par le froid ou par l'humidité. Si l'on observe toutes ces attentions, on verra rarement le spasme : il ne faut pas les négliger, car il est plus aisé, comme le remarque la Société royale de Médecine, de prévenir cette maladie que de la guérir.

Il est établi en Médecine que lorsque la peau se condense & que la transpiration diminue, le ventre se relâche ; & comme on a observé que la constipation est un symptôme du spasme, & que les accidents de la maladie diminuent ordinairement lorsqu'il survient des évacuations du ventre, on s'est attaché à les provoquer par l'administration des émétiques & des purgatifs.

Le spasme se manifeste non-seulement à l'extérieur, mais les phénomènes de la maladie indiquent qu'il existe intérieurement ; & comme l'ont observé Chalmers & Clephane, il peut attaquer tous les organes. Il n'y a constipation que parce que les excrétions du bas-ventre sont arrêtées. L'yschurie, la strangurie, les palpitations, la toux, sont des symptômes qui ne présentent par d'indications particulières.

Nous concevons que si le spasme étoit produit par quelque cause mécanique, qui irriteroit les nerfs de l'estomac ou des intestins, il pourroit cesser lorsqu'on auroit enlevé cette cause par les purgatifs. C'est ainsi que dans les convulsions produites par les vers, par une indigestion, par une humeur acre qui irrite l'estomac, il est souvent avantageux d'administrer l'émétique. C'est par la

même raison que les drastiques réussissent si bien dans le traitement de la colique metallique. C'est sans doute dans ces espèces qu'Hypocrate a observé que la diarrhée faisoit cesser les convulsions; mais nous savons que l'irritation d'un purgatif, d'un émétique, peut produire le spasme & les convulsions (1) & nous croyons, malgré les avantages que l'on paroît avoir retiré de l'administration des purgatifs dans le spasme par suppression de transpiration, ou par saisissement, qu'on ne doit pas les administrer dans tous les cas, qu'il est dangereux de le faire dans le premier période de la maladie, & qu'on ne doit en tirer avantage que lorsqu'on les donnera après avoir employé les délayants, lorsque la coction de l'humeur hétérogène qui agace les nerfs est préparée, comme l'a fait avec succès M. Saint-Bris, chirurgien très-instruit, qui a fourni au Cercle plusieurs observations intéressantes que nous rapporterons dans la suite. Nous avons vu un minoratif même administré au déclin de la maladie augmenter les accidents du spasme, & principalement exciter celui du dos & de l'épigastre.

Nous préférons les minoratifs en lavage, les lavements émolients & laxatifs, dans le traitement du spasme, lorsqu'il y a indication pour évacuer; cependant les observations de M. Saint-Bris justi-

(1) V. Tissot. L. c. T. iv, p. 180, 204, p. 216, 248, 296. Nous avons vu au Cap un malade à qui l'administration indiscrète des purgatifs dans le traitement d'une gonorhée avoit donné une telle disposition au spasme & aux convulsions, que l'irritation la plus légère les déterminoit : un Chirurgien fut fort étonné de lui voir prendre des convulsions affreuses, en lui passant une sonde dans une strangurie qui sûrement étoit spasmodique. La soupe très-chaude, les bains, l'opium, procuroient du calme. Je donnerai cette observation dans un autre endroit.

ſent l'adminiſtration des draſtiques, même de l'émétique (1).

Nous regardons l'électricité comme fort dangereuſe dans toutes les époques d'irritation du ſpaſme. M. Odelucq, aſſocié du Cercle, nous a dit en avoir vu de très-mauvais effets ſur les habitations de M. le marquis de Gallifet (2). On a vu à Vienne l'électricité occaſionner des apoplexies, des vertiges, des défaillances, un tétanos mortel.

La ſaignée eſt-elle utile dans le traitement du ſpaſme? MM. Chalmers & Clephane ont trouvé le ſang diſſous dans toutes les affections ſpaſmodiques : nous lui avons nous-mêmes obſervé cette qualité pluſieurs fois. Cette diſpoſition du ſang mériteroit d'être examinée : il faudroit conſtater ſi elle exiſte conſtamment dans le ſpaſme, ſi elle ſe forme dans ſes progrès ou à ſon déclin : il faudroit examiner à quelle époque elle s'établit, ſi c'eſt un ſigne avantageux ou funeſte. Ce ſeroit peut-être un moyen de tirer des inductions ſur l'exiſtence & la nature du principe matériel qui produit le ſpaſme, & ſur l'action de quelques remèdes qui, très-différents par leur nature, ont ſur les humeurs des effets analogues.

Le ſpaſme eſt une léſion d'action qui ne peut que rarement ſe réparer par la ſaignée. Nous n'avons pas vu ce moyen produire des effets avantageux dans le traitement de cette maladie. Si nous examinons la conſtitution des Créoles, celle des Européens naturaliſés, celle des Nègres, nous conviendrons qu'il y a très-peu de cas où la ſaignée convienne : cependant nous ferons mention de l'obſervation de M. Molmy, dans laquelle on voit

(1) V. le traitement de Chalmers, principalement celui des Deſportes.

(2) V. Tiſſot. L. c. Ciij p. 261, T. IV p. 407.

un effet très-avantageux de la saignée chez un jeune homme de dix-huit ans, qui avoit un spasme dont les progrès n'avoient pas été arrêtés par les anti-spasmodiques les plus vantés & par l'usage des bains émollients (1); mais M. Molmy a observé en Europe, où cette maladie, modifiée par la constitution du sujet & par l'influence du climat, a peut-être un autre caractère que celui que nous lui observons ici.

M. Chalmers exclut les vésicatoires du traitement du spasme : il est peut-être difficile d'en justifier l'usage ; cependant MM. Clephane & Silvestre les ont employés : la Société royale de Médecine paroît les adopter dans quelques cas : nous en avons nous-mêmes fait usage, & nous nous proposions, ainsi que les Médecins qui les ont conseillés, de porter l'action de la vie sur un autre centre, & de produire une revulsion utile. Nous convenons cependant que ce remède doit avoir des inconvénients ; il produit lui-même des affections spasmodiques (2) principalement chez les sujets secs, irritables & sensibles ; & son application doit être assujétie à des règles, à des lois, à des exceptions. Nous n'emploîrons pas les vésicatoites, par exemple, dans les spasmes occasionnés par une irritation mécanique, ou par le déchirement d'un nerf : nous n'en ferons pas usage non plus lorsque la constipation & la strangurie annonceront que le spasme s'est porté sur les intestins & la vessie ; mais nous pourrons nous en servir chez les sujets replets, dont la constitution annonce de la molesse, lorsqu'il y aura une métastase, & dans les cas où le spasme a été

(1) V. Journal de méd. juillet 1773, p. 328.
(2) V. Tissot, l. c. p. 244.

déterminé par quelque répercussion cutanée. M. Desportes dit avoir guéri un Nègre d'un spasme survenu à la petite vérole, par un séton fait au cou avec une aiguille rouge, dont l'escarre produisit une suppuration qu'on entretint long-temps.

L'opium paroît satisfaire à toutes les indications du spasme. M. Lind dit que c'est le meilleur remède dont on puisse faire usage dans ce cas (1). Nous le pensons avec lui : mais il ne convient pas sans doute dans tous les cas (2) & il ne suffit pas lorsqu'il y a quelques indications chirurgicales à remplir. Il seroit probablement dangereux de le donner lorsqu'il y a pléthore, ou dans le cas d'épuisement, & lorsqu'il y a une sabure abondante dans les premières voies.

Geoffroi a remarqué que l'opium calme quelquefois les convulsions, & qu'il les excite quelquefois aussi ; il doit calmer celles qui proviennent de la lésion d'un nerf ou de la douleur ; & c'est dans ces cas que Lazerme, Boerhave, Vanswieten, Hoffman, le recommandent.

M. Chevalier a guéri du spasme une Négresse, en lui donnant du Laudanum. M. Desportes, qui a employé les purgatifs, les embrocations huileuses, &c. recommande aussi l'opium. M. Cléphane a cru observer, dans un ou deux cas, que l'opium donné en grande dose, ou souvent répété, a produit de mauvais effets ; cependant il en a administré quatre-vingt-dix grains en vingt-deux jours à un malade, qui a guéri du spasme survenu à une blessure ; il avoit aussi employé le musc, mais il l'a laissé après s'être apperçu qu'il échauffoit son

(1) Essais sur les mal. des Europ. dans les pays chauds. I. n sect. iiii p. 66.

(2) V. Tissot, s. c. t. iv, p. 319.

malade. M. Sylvestre a employé la teinture thébaïque & l'extrait d'opium avec succès, dans un spasme produit par le déchirement d'une phalange; il a remarqué, quoique sa malade ne fût point accoutumée à prendre de l'opium, qu'elle ne ressentit cependant aucun mauvais effet de la grande quantité dont elle usa.

Feu M. Dangerville, chirurgien major, praticien très-exercé, associé résident du cercle, nous a dit avoir guéri avec l'opium, dans les hôpitaux du Cap, plusieurs malades attaqués du spasme à la suite des amputations qu'il leur avoit faites; mais il ne nous a donné aucune observation particulière, & aucun détail sur sa méthode.

M. Chalmers a employé l'opium à plus forte dose que Bontius; l'un exerçoit à la Caroline du Nord, & l'autre à Java: or le climat & la constitution des hommes étant très-différents dans ces deux parties du monde, on doit s'arrêter à l'uniformité du principe adopté par ces deux Médecins, attribuant la modification de la règle pour l'administration de l'opium à la connoissance que ces deux habiles praticiens avoient du caractère constitutionnel des sujets qu'ils avoient à traiter.

M. Home n'a vu qu'un seul exemple du tétanos; il avoit tenté inutilement tous les autres remèdes, & il n'y a eu que l'opium qui lui a réussi; il veut qu'on l'administre hardiment à de petits intervalles, lorsque la violence des douleurs paroît l'exiger (1).

M. Lind dit qu'on peut donner l'opium à très-grandes doses: il rapporte qu'il a donné un scrupule d'extrait thébaïque, en vingt-quatre heures, à un homme attaqué d'opistotonos dans l'hôpital

(1) *Princip. de med. li. iii pars ii sect. VI p. 220.*

d'Haslar. Il est probable que ce malade a guéri, quoique M. Lind n'en parle pas. Une autre fois, continue M. Lind, on observa que l'application de l'opium & du camphre aux pieds fit cesser sur le champ le spasme, qui revint dans toute sa force dès qu'on eût levé ce topique. On fit à différentes reprises la même expérience; elle eut toujours la même issue. M. Thion de la Chaume, qui a rendu aux Médecins des Colonies le service essentiel de traduire l'excellent ouvrage de M. Lind, dit que l'opium corrigé par l'union du camphre peut s'administrer à beaucoup plus grande dose que lorsqu'il est seul, & qu'il a donné souvent cette combinaison avec succès dans les affections spasmodiques les plus considérables; il estime, lorsque le malade ne peut pas avaler, qu'il faut prescrire l'opium en lavements, en y ajoutant de l'huile ou de la térébenthine dissoute dans des jaunes d'œufs. M. J. Clephane a prescrit une demi-once de teinture thébaïque dans un lavement purgatif. Nous avons procuré du soulagement à un malade avec un lavement dans lequel nous avions fait entrer l'opium, l'assa-fœtida & l'huile. Personne, à ce que je crois, n'a donné de plus fortes doses d'opium que le docteur Archambault Gloster de saint-Jean d'Antigua. Il a fait prendre sans inconvénient & avec succès, dans l'espace de dix-sept jours, mille cinq cents grains d'opium, ensuite quatre-vingt-seize grains sur la fin de la maladie à un Nègre âgé de quarante ans, attaqué du tétanos, pour avoir passé la nuit dans un endroit très-humide, après avoir été exposé tout le jour à l'ardeur du Soleil (1).

M. Thion de la Chaume dit que l'opium ne

(1) V. Journal de Physique, l. i. p. 174 & suiv.

réussit qu'autant qu'on le donne en fortes doses; mais qu'il arrive qu'on ne peut en tirer un aussi bon parti qu'on le desireroit, parce que les fonctions de l'estomac & des intestins en sont dérangés au point qu'il devient impossible d'en continuer l'usage (1). C'est sûrement pour prévenir ces inconvénients, que la Société royale de Médecine a paru adopter les cordiaux dans le traitement du spasme, & qu'elle recommande de délayer l'opium dans du vin rouge. Il vaut mieux ne donner que des doses modérées d'opium, que d'y joindre des correctifs irritants ; & certainement les cordiaux, le vin même ne produiroient jamais que de mauvais effets, à l'invasion & dans les progrès du spasme. Nous croyons, d'après l'expérience, qu'on ne peut donner du vin que lorsque le spasme a cédé, & que l'on doit absolument bannir les cordiaux du traitement de cette maladie.

On a déjà plusieurs observations, qui attestent que le mercure a été administré en friction avec succès dans le traitement du spasme : il y en a quelques-unes qui prouvent que cette méthode a été insuffisante ; mais elle n'a encore montré aucun danger. Nous n'avons pas eu l'avantage de lire les observations qui ont été fournies dans les essais de médecine & de littérature d'Edimbourg, par M. Monro : nous connoissons celle qui a été donnée au Journal de médecine (2) par M. de Laroche, médecin à Genêve. Rivière a raporté, d'après M. Aimar, une observation d'un spasme clonique qui survint après la guérison d'une amputation du bras, à la suite d'une blessure faite

---

(1) Essai sur les maladies des Européens. T. ii. S. IV.

(2) Journal de méd. &c. septembre 1773.

par un boulet. Le malade avoit eu précedemment une gonorhée. M. Aimar soupçonna que le virus vénérien pouvoit être la cause du spasme. On excita la salivation en administrant les frictions, & bientôt tous les symptômes cessèrent. M. de Sauvage, croyant avec Rivière que ce spasme étoit l'effet du virus vénérien, en a fait une espèce particulière, qu'il appelle Tétanos syphillitique ; mais nous pensons avec M. de Laroche que cette opinion est hasardée, que le spasme pouvoit être l'effet de la blessure, qu'il n'est pas prouvé qu'il ait été produit par le virus vénérien, & que ce fait seul ne pourroit confirmer l'espèce établie par Sauvage, s'il n'étoit démontré d'ailleurs que le virus vénérien pût occasionner des symptômes nerveux, des spasmes, des convulsions, des paralisies, &c.

M. Vantage, associé du Cercle des Phyladelphes au Cap, a fourni plusieurs observations qui montrent l'avantage de l'administration du mercure dans le tétanos. Nous avons nous-mêmes employé cette méthode avec succès. Il est vrai que nous avons associé l'opium au mercure, ainsi que l'a fait M. Vantage, & que l'on pourroit mettre en doute si la guérison du spasme doit être attribuée à l'un plutôt qu'à l'autre remède. Cette objection qui se trouve dans le projet d'instruction de la Société royale de Médecine sur le tétanos, n'est par indifférente ; mais elle se trouve déjà affoiblie par l'observation de M. de Laroche, qui prouve que l'opium donné à un grain, de deux heures en deux heures, ne produisoit qu'un léger assoupissement, & que les symptômes du spasme n'ont cédé qu'à la salivation excitée par le mercure, & favorisée par l'administration des bains tièdes. On ne doute pas de l'efficacité des purgatifs dans la

colique métallique, parce qu'on leur associe les huileux, & les anodins qui ont aussi leur utilité. On ne se trompe pas, sans doute, lorsqu'on attribue à l'application d'une cause des effets qui n'existoient pas avant qu'elle fût mise en action. On est donc autorisé à croire que le mercure a produit de bons effets dans le spasme, puisque plusieurs observations attestent que les accidents de cette maladie ont diminué lorsque la salivation s'est établie, ou lorsque le mercure agissant sur les intestins a produit un cours de ventre. D'ailleurs quelle qu'ait été la cause du tétanos qu'éprouva M. de Bollon (1) il est trop évident que cette maladie a été guérie par l'administration du mercure, pour que l'on puisse douter de l'efficacité de ce remède dans le traitement du spasme.

Pourrons-nous jamais concevoir comment le mercure peut être utile dans le traitement du spasme ? il seroit sans doute satisfaisant de pouvoir résoudre cette question : mais comme cela paroît impossible, nous croyons qu'il est bien plus intéressant que les praticiens multiplient les expériences & les observations pour constater les effets de ce minéral, & établir les règles les plus convenables pour son administration. Cependant comme il est permis, sans négliger les faits, de donner quelque chose au raisonnement, que cela peut même être utile lorsque cela est appuyé sur l'observation, nous présenterons quelques rapports sensibles entre les effets du mercure & de l'opium sur les humeurs & sur la sensibilité.

Ces deux substances paroissent d'une nature très-différente, mais elles calment toutes deux la douleur dans certains cas ; elles dissolvent ; elles

(1) V. s. observ. rapp. par Rivière.

atténuent les humeurs, & agiſſant l'une & l'autre par un principe ſeptique d'une nature inconnue, elles diſpoſent à la cachexie, au ſcorbut, à la putréfaction ; & enfin s'il eſt conſtaté que le mercure peut être employé dans quelques cas où l'opium pourroit avoir de l'utilité, il eſt également prouvé que ce dernier remède a été donné avantageuſement contre des maladies dont le mercure eſt le ſpécifique.

Ne peut-on pas préſumer que c'eſt un âcre hétérogène qui produit le tétanos. Agit-il ſur les nerfs, ou ſur les muſcles immédiatement ? c'eſt ce qui n'eſt pas prouvé. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que l'action muſculaire paroît encore plus affectée dans cette maladie que l'action nerveuſe. Si la cauſe matérielle du tétanos eſt une humeur excrémentielle qu'il faut aſſimiler, ou dont il faut tempérer l'action juſqu'à ce que la nature ait pu s'en débarraſſer par une voie d'excrétion, on conçoit aiſément pourquoi les délayants, le mercure, l'opium, les purgatifs enſuite peuvent être utiles dans le traitement du ſpaſme. Cette vue théorique eſt ſuſceptible d'un plus grand développement ; mais nous ne voulons pas la ſuivre, laiſſant à ceux qui la goûteront le ſoin de l'approfondir.

Il reſte à rechercher ſi le mercure peut être employé ſans danger dans tous les cas & chez tous les ſujets, ſi on doit le donner ſeul dans le traitement du ſpaſme, ou ſi on doit lui aſſocier l'opium : enfin il faut établir quelle eſt l'époque à laquelle il peut être utile, quelle eſt la méthode que l'on doit ſuivre pour l'adminiſtrer, & quels ſont les remèdes auxiliaires dont on peut ſe ſervir.

Nous croyons qu'il ne peut être que très-avantageux de combiner l'opium avec le mercure, qu'il y aura plus de probabilités pour la réuſſite

du traitement, si on peut l'appliquer à l'invasion du spasme. Nous avons employé sur l'épine, & sur les extrémités inférieures, des doses fortes de pomade de mercure. Nous avons fait répéter les frictions tous les jours, jusqu'à ce que la salivation ait paru. Nous avons alors employé les bains, les laxatifs, les gargarismes adoucissants, les boissons délayantes, sans négliger l'opium ; & nous attribuons les succès que nous avons obtenus à l'usage de ces différents moyens, administrés conjointément ou successivement dans un ordre convenable & suivant les indications déduites des symptômes de la maladie.

En disant ce que nous avons fait, nous ne donnons pas notre pratique pour une méthode invariable. Nous n'avons peut-être pas encore un assez grand nombre de faits pour pouvoir établir des principes : cependant nous croyons que nos observations fournissent, sinon des preuves, du moins des probabilités qui permettent de tirer des inductions en faveur des règles que nous avons présentées, & des moyens que nous avons employés. Si chaque Médecin apporte autant d'application que nous à s'instruire de ce que les Auteurs ont écrit sur le spasme, & à rechercher ce qui peut être utile dans le traitement de cette terrible maladie, nous ne doutons pas que l'on ne perfectionne l'ébauche imparfaite que nous présentons, & nous formons des vœux bien sincères pour que cela puisse avoir lieu.



OBSERVATIONS SUR LE TÉTANOS,

Recueillies par le Cercle des Philadelphes au Cap-François.

Première Observation sur le Spasme ou Tétanos des nouveaux nés, maladie improprement appelée Mal de mâchoire; *par M.* Gauché, *habitant au Port de Paix, adminiſtrateur conceſſionnaire des eaux minérales du Port à Piment, aſſocié du Cercle.*

A MON arrivée dans la Colonie, j'entendis parler pour la première fois du mal de mâchoire, qui m'étoit ſi peu connu que je demandai ce que c'étoit que cette maladie, & quels étoient ſes ſymptômes : je n'eus pas lieu d'être ſatisfait des réponſes que firent à ma queſtion les habitants que j'interrogeai, & je fus révolté de celles que je reçus de pluſieurs Chirurgiens exerçant avec ſuccès (pour leurs fortunes) dans la plaine. Il n'y a aucunes ſortes d'abſurdités anatomiques qu'ils ne m'aient débité à ce ſujet. Les uns m'ont dit que la mâchoire étoit luxée par la méchanceté des Accoucheuſes, & que c'étoit ce qui empêchoit la bouche de s'ouvrir; d'autres qu'ils avoient trouvé des épingles enfoncées dans le crâne, dans les oreilles, dans l'eſtomac, dans l'anus, &c. J'ai lu les obſervations de MM. Barrère, Deſportes, que j'ai trouvées plus ſages, mais qui ne m'ont pas tiré de la perplexité où me jetoient l'exiſtence continuelle du fléau & l'ignorance de la cauſe. Chargé de la procuration de quelques ſucreries,

où ce mal emportoit presque tous les nouveaux nés, j'ai observé autant que j'ai pu tout ce qui pouvoit indiquer la cause de cet accident ruineux. Ce n'a été qu'en 1780 que je suis parvenu à connoître l'origine du mal & son remède. Alors mon épouse, qui me secondoit dans mes recherches là-dessus, m'assura que jamais elle n'avoit vu de Négrillon attaqué du mal de mâchoire, que dans le temps où le cordon ombilical a coutume de tomber; & que s'il y avoit du maléfice de la part des Négresses, ce n'étoit que dans cette partie qu'il falloit s'appliquer à le trouver. Peu de jours après j'eus l'occasion de voir la justesse de cette remarque. On vint m'avertir qu'un enfant de six jours avoit le mal de mâchoire: ma femme fut de suite le visiter, & trouva qu'on avoit levé la bande & la compresse qui contenoient le cordon; elle me fit appeler, & je vis bien évidemment que le cordon, presque tout-à-fait desséché, ne s'étoit point détaché de lui-même, mais avoit été enlevé avec force, & il en restoit des fibres adhérentes à l'ombilic, où il y avoit inflammation. Malgré tous nos soins le Négrillon périt dans les vingt-quatre heures. Je châtiai sévèrement la Négresse qui avoit occasionné ce mal, & je défendis, sous les peines les plus rigoureuses, de visiter le nombril des enfants naissants, à moins que je n'y fusse présent ou mon épouse; & depuis ce moment il n'est arrivé aucun accident aux nouveaux nés sur mon habitation, où ce fléau régnoit aussi: on n'en voit plus aucun exemple, & j'ai la satisfaction d'avoir arrêté les progrès d'un mal qui désoloit plusieurs habitants de ma connoissance, auxquels j'ai fait part de cette remarque.

Précautions à prendre pour prévenir cette maladie.

Il ne s'agit que de s'assurer que le nombril corrompu ou desséché ne sera visité & levé que sous les yeux du Propriétaire ou Gérant de l'habitation, & de défendre aux Négresses, soit la mère, soit l'accoucheuse, de le visiter auparavant sous aucun prétexte. On ne doit par conséquent donner le soin des nouveaux nés qu'à des sujets dont on soit sûr, puisqu'en changeant le linge des enfants, elles peuvent secrettement lever la bande & occasionner la maladie dont je parle. Ce changement de linge ne devroit se faire qu'à certaines heures & sous les yeux du Gérant, qui ne visitera le cordon ombilical que le sixième ou le septième jour, parce que, quand même il seroit détaché plutôt de lui-même, il n'en peut résulter aucun accident essentiel pour l'enfant, comme je l'observe depuis quatre ans sur tous les Négrillons que je vois naître. J'ai vu un petit Blanc mourir de cette maladie, & il en fut attaqué dès l'instant que la Négresse accoucheuse eut levé la bande. J'ajouterai encore que je n'ai presque jamais vu cet accident arriver, quand on ne se sert pas d'esclaves pour accoucher & soigner les Négresses. J'ai fait cette observation sur l'habitation de M. Souverbie, où je n'ai jamais vu mourir un Négrillon quand je pouvois avoir les services d'une Négresse libre, qui étoit attachée à cette habitation pour en avoir reçu quelques bienfaits ; elle accouchoit les Blanches, & les Négresses en ville ; & il est certain que jamais aucun des enfants qu'elle a soignés n'a été attaqué du tétanos, & cependant elle a fait les fonctions d'accoucheuse au Port de Paix pendant environ vingt-cinq ans.

Observations sur le Tétanos ou Spasme par M. St Bris, *maître en chirurgie à l'Acul, associé colonial du Cercle des Philadelphes.*

Première Observation.

Nous ne croyons pas qu'il soit en notre pouvoir d'expliquer pourquoi & comment une sueur supprimée produit le spasme & des convulsions. Il nous semble que les Auteurs se sont copiés pour assigner une méthode curative dans le spasme, qu'ils ont plus raisonné qu'observé, & que l'analogie de cette maladie avec les autres maladies convulsives les a égarés dans le traitement, en leur faisant croire que les moyens les plus efficaces pour produire le relâchement qu'on desire étoient les anti-spasmodiques de toute espèce.

Le Père de la médecine a établi en principe que le relâchement du ventre succédoit à la densité de la peau. Ne peut-on pas admettre, d'après cela, que l'humeur de la transpiration se porte sur les nerfs des intestins, & que c'est plus par sympatie que par une irritation locale ou ydiopatique, que les contractions des autres parties se manifestent ? S'il en est ainsi, on ne sera pas étonné des succès constants que nous avons obtenus dans le traitement du spasme par l'administration des purgatifs, puisqu'il ne s'agit, pour faire cesser les contractions convulsives qui caractérisent le spasme, que de déplacer & d'évacuer l'humeur hétérogène qui irrite les intestins.

Les praticiens qui ont été dans le cas de voir cette maladie savent que la langue se couvre du sept au huit, & quelquefois avant, d'une croûte

jaune & épaisse, comme dans les fièvres humorales. C'est ce signe qui m'a décidé en faveur des purgatifs, après avoir tenté inutilement, sur l'opinion d'autrui, tous les autres moyens usités. Que l'on ne dise pas, par habitude ou par préjugés, que les remèdes irritants & incendiaires doivent augmenter les accidents d'une maladie d'irritation. Je puis assurer, & mes observations le prouveront, que l'administration des purgatifs est sûre, & que les catartiques agissent plus efficacement que les minoratifs.

Les purgatifs paroissent attirer au dehors l'humeur excrémentielle retenue, & ils débarrassent les intestins des grosses matières, que l'on tenteroit inutilement d'évacuer par les lavements, qui sont sans effet dans ce cas-là On voit après la première ou la seconde médecine une diminution d'éréthisme : l'action tonique est moins grande : les mouvements convulsifs diminuent : la déglutition est plus facile : la langue se dépouille & devient rouge sur les bords, ce qui est un signe favorable ; & enfin tous les accidents cessent, en continuant le même traitement par gradation.

En 1781 une Négresse âgée d'environ trente ans, sur l'habitation de MM. * *, se présenta à l'hôpital en me disant qu'elle avoit un mal de gorge. Comme il régnoit alors sur cette habitation des maux de gorge gangreneux, j'avoue que la prévention m'en imposa d'autant plus qu'en examinant la gorge je trouvai les glandes amygdales tuméfiées. J'administrai un vômitif, comme je l'avois déjà pratiqué avec succès dans les maux de gorge que j'avois traités. Cette malade fut bien évacuée : je lui prescrivis tout ce qui pouvoit avoir du rapport à la maladie que je comptois traiter ; mais quel fut mon étonnement d'apprendre le

lendemain que la malade étoit dans un ſpaſme général ; ſon corps étoit roide comme une barre. Cette maladie étant la première de cette eſpèce que j'avois été à même de voir, je cherchai à en connoître la cauſe. Je fis pluſieurs queſtions à la Négreſſe, pour ſavoir d'elle ſi quelques accidents n'avoient pas donné lieu à ſa maladie ; elle me répondit par un mouvement de tête que non. Sachant la peine qu'on a chez les Nègres de découvrir une cauſe de maladie, je preſcrivis dans cette circonſtance deux bains par jour, dans leſquels on jetoit une ample décoction de plantes émollientes, une tiſanne faite avec de la fleur de ſureau, des lavements laxatifs, & deux grains d'opium, que la malade prenoit à l'entrée de la nuit. Je lui faiſois faire, autant que cela ſe pouvoit, des frictions ſèches, le tout dans l'intention de rétablir la tranſpiration & la ſueur. Ce fut en vain que je mis tous ces moyens en uſage pendant une dizaine de jours : la maladie fut toujours au même période. Un de mes confrères, qui ſe trouva préſent à une de mes viſites, fut d'avis de ſaigner la malade, & m'aſſura qu'il avoit vu de bons effets de la ſaignée dans des cas ſemblables. Ne ſoupçonnant pas que ſon aſſertion fût haſardée, je me décidai bien vîte, ne pouvant oppoſer mon expérience, en préſumant que la ſaignée ne pouvoit être nuiſible. La malade fut ſaignée quatre fois par jour dans l'eſpace de ſept à huit heures. Il eſt vrai qu'on tiroit peu de ſang à la fois : mais cela ne procura aucun bien, car, ſix ou ſept jours après, la maladie étoit au même degré, malgré la continuité des rémèdes déjà preſcrits. La peau étoit toujours ſèche : il n'y avoit que des ſueurs partielles. Voyant enfin que les ſecours employés juſqu'alors ne pouvoient vaincre une auſſi terrible

maladie, je me déterminai à faire uſage des purgatifs. Je preſcrivis, le dix-huitième jour de la maladie, un minoratif qui fut diviſé en deux doſes, dans l'intention d'irriter le moins poſſible. Ce purgatif évacua paſſablement la malade, & ne parut pas d'ailleurs avoir produit un bien grand effet. Je crus néanmoins appercevoir, le ſoir, que l'éréthiſme & la roideur étoient moins conſidérables, mais la malade n'étoit pas mieux le lendemain. Trois jours après ce premier purgatif, j'en donnai un ſecond dont j'augmentai un peu la force. Les évacuations furent très-conſidérables, & cela parut avoir produit de bons effets. Mon eſpoir ſe ranima. Alors je crus ne devoir pas tarder, d'après l'effet ſalutaire des deux premiers purgatifs, d'en adminiſtrer un troiſième qui fit le plus grand bien. La malade fut en état de guérir : le même jour elle prit une ſoupe, ce qu'elle n'avoit encore pu faire : je lui recommandai l'exercice, & lui preſcrivis quelques aliments ſolides. Au bout de quelques jours il ne reſtoit plus qu'un peu d'engourdiſſement qui ſe diſſipa entièrement à l'aide d'un quatrième purgatif, lequel termina une maladie dont la durée a été de cinq ſemaines.

En ſe livrant un peu aux réflexions que préſente l'hiſtoire de cette maladie, ainſi qu'aux traitements qu'on a employés pour la combattre, il paroît que les premiers moyens qui ont été mis en uſage ont été de nul effet. Pendant trois ſemaines on s'eſt ſervi des bains, des tiſannes, des calmants & des ſaignées, ſans que pendant l'eſpace d'un temps auſſi long on ait vu le moindre changement dans la maladie, tandis qu'un premier purgatif a déjà donné une lueur d'eſpérance, qui s'eſt ſucceſſivement ſoutenue & fortifiée juſqu'à la qua-

trième médecine qui a abſolument triomphé du mal. Je ne prétends cependant pas blâmer l'uſage de tous ces remèdes : je les crois même utiles, mais j'aſſure que les purgatifs ſont en général les ſeuls ſpécifiques de la maladie dont il eſt ici queſtion. Trois exemples qui ſuivent celui-ci le confirmeront.

Seconde Observation.

En 1783 une jeune Négreſſe âgée de onze ans fut portée à l'hôpital de la même habitation que la précédente, ayant un ſpaſme général. Je demandai ſi quelques accidents n'avoient pas donné lieu à la maladie. Je ne découvris abſolument rien. Je recommandai les bains, les lavements laxatifs, une infuſion de fleur de ſureau, & enfin un grain d'opium que le malade prenoit aux approches de la nuit. On continua ce traitement pendant l'eſpace de dix-huit à vingt jours ſans aucun avantage. Le ſuccès obtenu par les purgatifs me détermina à y avoir recours. J'ordonnai une décoction de caſſe, dans laquelle je fis diſſoudre un gros & demi de ſel d'epſum. Ce laxatif fit le plus grand effet, & la malade ſe trouva ſoulagée le même jour. Peu de temps après je la repurgeai avec une médecine ordinaire, qui augmenta ſenſiblement le bon état où elle étoit. Je paſſai ſucceſſivement, & à des diſtances plus ou moins éloignées, juſqu'à une cinquième médecine, qui la débarraſſa totalement d'un mal qui avoit opiniâtrément réſiſté aux remèdes les mieux indiqués.

Troisième Observation.

Il y a ſix mois qu'une de mes Négreſſes âgée d'environ ſeize ans, & d'un tempérament très-ſec,

fut ſaiſie preſque tout à coup d'un reſſerrement à la gorge, des convulſions à la mâchoire, au cou & au dos. Je ſuivis exactement dans cette maladie le traitement que j'ai indiqué plus haut pendant environ trois ſemaines, ſans que pour cela il y eût le moindre changement dans l'état de la malade. Je n'héſitai pas dans cette conjoncture à adminiſtrer les purgatifs. La Négreſſe fut purgée d'abord avec deux gros de ſéné, deux gros de ſel d'epſum & deux onces de manne; elle évacua prodigieuſement, & ſe trouva beaucoup mieux le lendemain. Trois jours après je réitérai le purgatif, auquel j'ajoutai dix grains de jalap en poudre ſans ébulition. Les ſelles furent ſi fréquentes, qu'elle ne ceſſa d'évacuer que le ſoir, elle dormit fort bien cette nuit, & ſe trouva ſi bien le matin, qu'elle prit des nourritures ſolides, & fut parfaitement guérie au bout de vingt-deux à vingt-quatre jours.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Environ trois mois après j'eus occaſion de voir ſur l'habitation de M. * * une Négreſſe nourrice, qui ayant voulu au déclin du jour, étant en ſueur, reſpirer l'air frais, ſortit de ſa caſe. A peine l'air l'eut-il frappée, qu'elle ſe ſentit tout à coup priſe d'un mal de gorge, la mâchoire ſerrée, & tous les muſcles du cou & du dos dans la plus forte contraction; elle éprouvoit très-ſouvent des mouvements convulſifs qui lui faiſoient ſouffrir les douleurs les plus aiguës. Comme la Négreſſe étoit d'une forte conſtitution, je me déterminai à la ſaigner, toujours dans les vues de relâcher & de rétablir, s'il étoit poſſible, la tranſpiration; elle le fut quatre fois dans deux jours: je lui preſcrivis

les bains, une boiſſon analogue, des frictions ſèches & ſouvent répétées; & le ſoir on lui donnoit, dans un lait d'amende, trente goutes anodines de ſidenham. Tous ces remèdes furent mis vainement en uſage pendant vingt jours. La malade n'éprouva au bout de ce temps aucun ſoulagement: le vingt-unième je lui fis prendre deux verres d'eau de caſſe, que j'avois fait aiguiſer avec deux gros de ſel d'epſum. Trois ou quatre jours après il ne parut aucun changement; je paſſai alors un purgatif un peu plus ſtimulant, qui produiſit bientôt un léger relâchement: enfin je donnai trois autres purgatifs, dont je proportionai les diſtances & la force relativement à celle de la malade, & à la détention des ſolides, qui ſe faiſoit après l'effet de chaque purgatif. Au bout de cinq ſemaines, la Négreſſe a été parfaitement guérie.

On obſervera aiſément, d'après l'effet des purgatifs, que s'ils ſont le moyen qui a le mieux réuſſi dans le cas dont il s'agit, ce ſuccès a été d'autant plus éclatant que le purgatif a eu plus de force. Je n'ai purgé ma Négreſſe que deux fois, & avec aſſez de violence; auſſi ces deux médecines lui ont-elles ſuffi, tandis qu'ayant débuté chez les autres par les doux laxatifs, j'ai été bien plus ſouvent obligé de les réitérer que je ne l'aurois fait ſi je les avois d'abord purgées comme l'a été cette Négreſſe: auſſi je conſeille en pareil cas des purgatifs tels que le ſéné, les ſels purgatifs, la rhubarbe & même quelquefois un peu de jalap.

Seconde claſſe du Tétanos occaſionné par des bleſſures.

Si j'ai été heureux dans le tétanos provenant d'un vice de l'air, j'ai été très-malheureux dans

le traitement de celui qui est occasionné par une cause extérieure. Il est vrai que je me suis servilement tenu à l'usage des relâchants, sans oser tenter les purgatifs qui peut-être, employés à propos, m'auroient aussi bien réussi dans un cas comme dans l'autre. Combien ne seroit-il pas à desirer d'avoir sur cette maladie un plan de traitement déterminé pour tirer les malheureuses victimes de l'état critique où elles se trouvent. Combien d'habitants perdent-ils tous les jours des Nègres de prix, que nous ne pouvons leur conserver faute d'une méthode convenable & sûre pour les traiter. Il me semble que le sujet est trop intéressant pour ne pas occuper sérieusement le Cercle des Philadelphes, & pour ne pas faire dans la suite la matière d'un prix. L'émulation pourroit peut-être nous donner des lumières que nous n'avons pas encore : mais il ne faut pas perdre de vue que c'est l'observation qui doit les fournir.

J'ai eu occasion de traiter quatre Nègres attaqués d'un tétanos à la suite de blessures. J'ai employé les mêmes moyens que dans le tétanos produit par une suppression de transpiration, &c. : j'ai seulement ajouté la chaleur du feu, comme un agent propre à la rétablir. Il y a environ six mois que j'eus l'occasion de soigner le quatrième malade. J'avois alors entendu parler de l'observation présentée au Cercle par M. Vantage, sur les succès de la salivation dans le traitement d'un tétanos survenu à une blessure. Ne sachant moi-même quel parti prendre, ayant déjà échoué trois fois, je crus ne rien hasarder en donnant des frictions au malade ; il fut froté le deuxième jour avec un gros d'onguent mercuriel. Je donnai une pareille friction pendant cinq jours, craignant avec raison

n'avoir pas le temps d'introduire une assez grande quantité de mercure, si je laissois des jours d'intervalle, comme il est d'usage : d'ailleurs mon intention étoit, à l'imitation de mon confrère, d'exciter une salivation ; elle n'arriva pas, probablement parce qu'il survint une diarrhée considérable qui ne cessa point. La tête se prit, & le malade mourut le septième jour.

Cinquième Observation.

Dans le moment où j'écris ceci, un jeune Nègre ayant au pied un petit abcès récemment ouvert, reçut imprudemment un grain de plaie considérable ; il se plaignit le lendemain d'une tension dans les parties supérieures, particulièrement au dos & au cou. Craignant avec raison que les douleurs ne fussent les avant-coureurs du spasme, je conseillai de suite un bain chaud, dans lequel le Nègre resta trois heures ; il prit un vomitif le lendemain avec cinq grains de tartre stibié, qui fit vomir prodigieusement le malade. Après l'action du vomitif la sueur se manifesta & fut très-abondante. Je saisis cette occasion pour seconder les efforts de la nature. La tisanne fut faite avec une décoction de fleur de sureau, & le malade usoit d'heure en heure d'une cuillerée de potion faite avec deux gros de thériaque, vingt-cinq grains d'antimoine diaphorétique, & quinze grains de poudre de vipère ; le tout divisé dans une suffisante quantité d'eau de fleur de sureau. La sueur se soutint pendant une douzaine de jours, au bout desquels je trouvai l'instant de donner un purgatif, qui finit d'apporter le calme. Le malade fut parfaitement guéri au bout de trois semaines.

On ne sauroit trop accumuler les faits dans l'art

de guérir, particulièrement lorſqu'ils doivent concourir à établir une méthode curative. C'eſt d'après ces vues que j'ai cherché à raſſembler tout ce que j'ai obſervé de remarquable dans le traitement du tétanos cauſé par une ſuppreſſion ſubite de la ſueur, pour pouvoir enſuite en tirer les inductions qui doivent ſervir à préconiſer ou à proſcrire le traitement. Je crois avoir établi, juſqu'à un certain point, que les praticiens de nos jours étoient encore dans la plus grande indéciſion ſur le moyen le plus efficace de combattre une maladie auſſi terrible que meurtrière, particulièrement dans les Colonies, où elle m'a paru très-commune, & où, par la même raiſon, on devroit chercher les moyens les plus convenables pour la guérir. C'eſt à l'expérience à trouver ces moyens; elle ſeule peut nous donner le flambeau qui nous évitera les tatonnements preſque toujours funeſtes aux malades.

SIXIÈME OBSERVATION.

Le 1 octobre 1785, un jeune Nègre âgé d'environ quinze ans me dit avoir fait une chute, & s'être frappé rudement le côté gauche de la poitrine; il me parut reſpirer avec peine: je viſitai la poitrine & n'apperçus aucune trace de gonflement ni de contuſion: je me déterminai à le ſaigner: je preſcrivis quelques fomentations ſpiritueuſes ſur la partie affectée. Deux jours après je revis le malade, & le trouvai dans une tenſion ſpaſmodique générale, qui étoit déjà à ſon plus haut période. La mâchoire étoit très-ſerrée, car à peine permettoit-elle l'introduction d'une cuiller qui ſervoit à lui faire paſſer quelques boiſſons; il étoit fréquemment tourmenté par des mouve-

ments convulſifs très-violents. Comme le malade n'étoit point commodément placé, on jugea à propos de le tranſporter ſur la grande place de l'habitation dont il dépendoit, de manière que je ne le revis que deux jours après. Je trouvai qu'on l'avoit placé entre deux grands feux qui donnoient une chaleur exceſſive à la chambre, dont on avoit eu ſoin de fermer toutes les iſſues. Sa boiſſon conſiſtoit en une décoction des ruches de poux de bois; on lui paſſoit, quoiqu'avec peine, un peu de bouillon, & on lui donnoit pluſieurs lavements par jour: voilà à peu près le traitement qu'on avoit mis en uſage.

Il auroit été bien difficile qu'avec des pareils moyens, ſur-tout avec une chaleur telle que celle qui régnoit dans la chambre de ce malade, on n'eût pas provoqué la ſueur; auſſi m'aſſura-t-on que depuis deux jours il n'avoit ceſſé de mouiller des chemiſes. J'avoue que cette criſe, auſſi ſoutenue & auſſi abondante, m'ébranla & me fit ſuppoſer que, quoiqu'elle parût uniquement excitée par l'art, elle pourroit peut-être bien opérer la cure radicale de la maladie: néanmoins incertain & très-prévenu en faveur des purgatifs, je les propoſai; mais on ne voulut pas en faire uſage, croyant que leur effet étoit oppoſé à la criſe qui venoit de s'établir, & ſur laquelle on fondoit, avec une eſpèce de certitude, la guériſon du malade, d'après le témoignage d'une perſonne de l'art très-expérimentée. Trois ſemaines ſe paſſèrent dans la vaine attente d'un relâchement: alors on ne balança plus à me charger du malade. Quoique la ſueur ſe ſoutînt, je n'héſitai pas à détruire ce qui l'avoit ſi fort excitée, je veux dire les braſiers: je ne laiſſai que le feu néceſſaire pour que le malade n'éprouvât pas trop les effets du paſ-

ſage d'un air trop chaud à un air infiniment tempéré. J'examinai la langue, autant qu'il me fut poſſible ; elle me parut couverte d'une ſabure de deux lignes d'épais. Cette circonſtance fut une double raiſon qui me porta à accélérer les purgatifs : auſſi en adminiſtrai-je un le lendemain, composé avec deux gros de ſéné, deux gros de ſel d'epſum, vingt grains de rhubarbe ; & ſur la fin de l'ébulition on ajouta une once de manne. Ce remède procura des évacuations conſidérables, d'une très-mauvaiſe odeur. Je preſcrivis, pour le ſurlendemain, la même médecine ; elle procura un effet bien ſenſible & bien avantageux. Le malade put fléchir une jambe ce jour-là. Deux jours après, je réitérai le même remède. Le malade fut toujours de mieux en mieux, & guérit parfaitement au bout de trois ou quatre jours.

SEPTIÈME OBSERVATION.

Le vingt-trois mars dernier une Négrite, âgée d'environ huit ans, fut amenée à l'hôpital ; ſa mâchoire étoit ſerrée ; la déglutition étoit difficile, ſon cou & le dos étoient roides. N'ayant trouvé aucune plaie ni ulcère ſur ſon corps, je penſai que ſa maladie provenoit d'une ſuppreſſion de tranſpiration. Je preſcrivis les bains tièdes, les lavements, une boiſſon délayante. On continua ces remèdes pendant huit jours. L'enfant avoit ſouvent des mouvements convulſifs, violents. J'ordonnai le neuvième jour un purgatif, qui produiſit un bon effet. Je preſcrivis le même remède deux jours après : la malade ne voulant pas le prendre, je pris un ton menaçant pour la décider: à peine eut-elle le remède à la bouche qu'elle eut des convulſions ſi violentes, pendant ſix mi-

nutes, que je crus qu'elle alloit suffoquer; elle sortit de cet état, mais elle ne parut pas plus docile. Je me décidai à dissoudre deux grains d'émétique dans quatre prises de tisanne, qui furent données à des distances très-éloignées, pour ne pas exciter le vômissement. Les ventre vida cinq fois des matières très fétides : cela procura un relâchement considérable. Les mouvements convulsifs cessèrent presque entièrement, & tous les symptômes furent moins graves. On me fit observer deux tumeurs de la grosseur d'une moyenne orange, l'une formée par la dernière pièce du sternum & les cartilages des fausses côtes : l'autre étoit située au dessous de l'angle inférieur de l'omoplate, & descendoit vers la partie latérale des côtes. Ces tumeurs paroissoient formées par la contraction des muscles qui avoient agi avec force sur des pièces osseuses & cartilagineuses très-flexibles ; elles ont entièrement disparu dans la suite.

Trois jours après l'administration de l'émétique, on en fit prendre une pareille dose de la même manière, ce qui produisit l'effet le plus avantageux. La malade commença à marcher : le lendemain elle prit des aliments solides : je lui donnai encore une dose d'émétique, qui termina la cure en vingt-quatre jours.

Huitième Observation.

Le dix juillet on me fit voir une jeune Négresse âgée de douze à treize ans, attaquée du tétanos. Je trouvai dans plusieurs endroits du bas ventre cinq ulcères vermineux. Je fis ôter les vers, & panser les ulcères avec un onguent suppuratif. Je prescrivis les remèdes généraux, qui furent négligés.

Je trouvai deux jours après cette Négresse prête à suffoquer entre deux feux dans une chambre bien close. Je fis changer ce traitement absurde & meurtrier. J'employai pendant queques jours les remèdes que j'avois d'abord indiqués. Je donnai ensuite un purgatif composé d'un gros de séné, autant de sel d'epsum, & quinze grains de jalap. Je réitérai le même remède deux jours après. Les mouvements convulsifs cessèrent. La malade a pris encore deux purgatifs; elle a été rétablie en vingt jours.

OBSERVATIONS *sur le Tétanos par* M. Vantange, *maître en chirurgie au quartier Dauphin, associé colonial du Cercle des Philadelphes.*

PREMIÈRE OBSERVATION.

Le 29 décembre 1784, un Mulâtre au Haut du Cap me fit appeler pour voir un de ses Nègres. Je le trouvai sur son lit ayant peu de fièvre, toute sa connoissance, mais ne pouvant parler ni mouvoir les mâchoires, qui ne laissoient entr'elles que le petit espace qu'entretenoit un tampon de linge qu'on avoit eu la précaution d'y introduire; il avoit le cou roide & de fortes douleurs tout le long de l'épine du dos; mais ce qui paroissoit le fatiguer davantage étoit un tiraillement douloureux qu'il ressentoit vers la région de l'estomac. On me dit qu'il étoit dans cet état depuis la veille au matin; que depuis sept ou huit jours un clou lui étoit entré dans le pied, mais qu'il étoit guéri: on me montra l'endroit; je n'apperçus d'abord

qu'une peau racornie sans plaie : je pesai légérement dessus ; le malade marqua de la douleur : cela me détermina à enlever avec le bistouri cette peau racornie, sous laquelle se trouva un petit foyer de suppuration que je vidai. Je le fis couvrir d'un large cataplasme émollient : on frota ensuite l'épine & les mâchoires du malade avec une flanelle chaude, & quelques minutes après je fis faire sur ces mêmes parties une friction avec trois gros d'onguent mercuriel, dans la vue de procurer une salivation prompte ou quelqu'autre excrétion capable de détourner l'humeur hétérogène qui irritoit les nerfs & qui tenoit les muscles en contraction : on appliqua sur la région de l'estomac des flanelles trempées dans la décoction émolliente : il prit dans la soirée deux lavements avec la même décoction.

Il étoit trois heures après midi quand je quittai le malade : avant mon départ j'ordonnai qu'on fît à neuf heures du soir une friction mercurielle pareille à la première, & qu'on lui fît prendre pendant la nuit deux pilules d'opium, chacune d'un demi-grain.

Le lendemain, troisième jour de la maladie, vers les trois heures après midi je revis le malade : on me rapporta qu'il n'avoit point reposé la nuit précédente, quoiqu'on lui eût donné à trois heures d'intervalle les deux pilules d'opium que j'avois laissées la veille. On n'avoit pas non plus oublié la seconde friction : le malade avoit le pouls plus agité ; les mâchoires étoient toujours serrées, & les douleurs de l'épine & de l'estomac continuoient. Comme la salivation ni aucune autre excrétion n'étoient encore établies, je me déterminai à lui faire donner une troisième friction mercurielle ; les fomentations & cataplasmes furent

renouvellés :

renouvellés : je mis le malade à l'usage des pilules de nitre & de camphre, afin de calmer un peu la chaleur & l'irritation que pouvoit occasionner sur l'estomac & les intestins le mercure introduit dans les vaisseaux ; malgré cette précaution il eut le soir des coliques intestinales qui furent suivies d'un flux de sang qui dura toute la nuit, pendant laquelle le malade alla au moins trente fois.

Le lendemain matin, quatrième jour de sa maladie, je le trouvai dans cet état inquiétant ; il avoit de la fièvre & beaucoup de mal à la gorge ; je lui fis ôter aussitôt la chemise qui étoit encore chargée de mercure ; je le fis essuyer avec un linge propre, & lui prescrivis une boisson d'eau de ris & de racine de grande consoude ; on renouvella les fomentations émollientes, & le malade prit deux lavements de raquette, dans lesquels on fit bouillir deux têtes de pavots concassées : dans l'intervalle du matin au soir la salivation s'établit, la fièvre diminua, les selles furent moins fréquentes, & il n'y eut plus ou au moins que fort peu de sang ; le cou parut moins roide, les mâchoires moins serrées : comme il n'avoit pas dormi pendant plusieurs jours, j'ordonnai pour la nuit une potion calmante, dans laquelle je fis entrer quinze gouttes anodines de sydenham ; elle procura au malade un sommeil assez tranquille ; il n'alla cette nuit que trois fois à la selle : le matin, cinquième jour de sa maladie, il plioit son cou, ouvroit la bouche, & ce mieux fit qu'on ne m'envoya pas chercher ce jour là.

Je le vis le sixième jour ; il étoit sans fièvre, il ouvroit facilement la bouche, remuoit aisément son cou, il ne ressentoit plus de douleurs à l'épine du dos, peu à la région de l'estomac ; le fond de la bouche & la langue étoient phlogosés,

mais comme la cause en étoit connue, je rassurai le maître, & lui dis de le faire beaucoup gargariser avec l'oxicrat: la salivation étoit alors très-abondante; j'ordonnai pour vivres de la bouillie légère, & de temps à autre des lavements émollients.

Le dixième la phlogose des amigdales & la salivation étant diminuées, le bas-ventre n'étant plus sensible, je purgeai le malade avec deux onces de manne & deux gros de sel dans une eau de casse. Je l'ai vu deux fois depuis ce jour; il ne lui manque plus que de l'embonpoint & des forces.

Seconde Observation.

Le 19 octobre 1785 à trois heures du matin, je fus appelé chez M. Chartier, machoquier au Vieux-Bourg près le Fort-Dauphin, pour y visiter un Nègre que je trouvai couché; son pouls étoit petit & légérement fébrile, mais il éprouvoit à chaque instant des mouvements convulsifs dans les extrémités inférieures; les supérieures étoient pliées & roides, les mâchoires serrées, l'épine aussi roide & un peu renversée en arrière; il ne pouvoit parler, mais lorsqu'on promenoit la main tout le long de la colonne épinière, il manifestoit de la douleur & sur-tout lorsqu'on en étoit sur les apophises épineuses des vertèbres cervicales; le ventre étoit tendu & un peu douloureux.

D'après cet examen je ne doutai plus que ce ne fût l'espèce de spasme appelée opisthotonos; je m'informai alors si le malade n'avoit point fait quelque chute, reçu quelque coup ou piqûre, couché sur l'humidité, avalé quelque poison, &c. on me dit n'en avoir aucune connoissance, mais

que la veille il avoit porté de fortes pièces de bois, & qu'une hernie qu'il avoit depuis long-temps étoit augmentée de volume; je l'examinai auſſitôt & la trouvai de la groſſeur d'une bouteille de pinte, mais elle étoit ſans chaleur, ſans douleur, ſans dureté: le malade étoit ſans nauſées, ſans vomiſſements; de ſorte que je jugeai ſon augmentation être plutôt l'effet que la cauſe de la maladie ci-deſſus.

Comme je ſavois que dans cette maladie les muſcles du ventre ſont dans un état de contraction qui gêne beaucoup les parties qu'ils contiennent, je fis auſſitôt appliquer des flanelles trempées dans une forte décoction émolliente qu'on avoit ſoin de renouveller ſouvent; je fis dans les mêmes vues donner pluſieurs lavements avec la même décoction; je m'occupai enſuite des mâchoires & de la colonne épinière ſur leſquelles on fit une friction ſèche avec une flanelle chaude, afin de faciliter l'introduction du mercure mis en pommade, dont j'appliquai un gros & demi tant ſur les maſcetères que ſur les muſcles de la partie poſtérieure du cou : on en adminiſtra une pareille quatre heures après, mais un peu plus bas que la première, & enfin trois autres à douze heures d'intervalle. Pendant tout ce temps, j'avois ſoin qu'on entretînt l'air de la chambre dans une température à peu près égale & un peu chaude. Comme le malade ne dormoit pas, je lui fis prendre dix goutes anodines dans une décoction de meliſſe du pays. Le troiſième jour la ſalivation n'étoit point encore établie comme je le deſirois, mais la tranſpiration & les ſelles augmentèrent, ce qui prouvoit un relâche marqué. Le quatre, le malade n'éprouvoit plus ces mouvements convulſifs des extrémités inférieures : les

bras n'étoient pas aussi roides, le ventre un peu moins tendu, les mâchoires moins serrées; le soir il prit encore la potion anodine, dont nous avons parlé. Le cinquième jour je fis recommencer les frictions, toujours d'un gros & demi, de pommade; il en reçut encore trois à vingt-quatre heures d'intervalle: peu à peu la roideur diminua, le neuf il put s'asseoir sur son lit. Vers le vingtième jour, il commença à se lever: je le purgeai à cette époque, & le mis au lait pour toute nourriture. Cet aliment, qui contient des parties balsamiques si analogues à nos humeurs, a terminé cette maladie, & au bout de six semaines de ce régime le malade a été en état de reprendre ses occupations.

Troisième Observation.

Le 11 décembre 1785, sur l'habitation de MM. le G** & Compagnie, un Négrillon d'environ dix ans reçut sur le grand trocanter de la cuisse droite un coup de pied de cheval qui le renversa, sans cependant lui faire beaucoup de mal. Quelques compresses imbibées d'une liqueur vulnéraire & répercussive suffirent pour dissiper la douleur & empêcher le gonflement & l'extravasation, de sorte que le second jour il reprit ses occupations ordinaires. Huit jours après on m'écrivit que ce même petit Nègre étoit attaqué du spasme: je lui trouvai en effet les mâchoires serrées, le cou & le reste de l'épine roides, les muscles droits du bas-ventre très-tendus, & une sensibilité extrême à la région de l'estomac; il éprouvoit de plus, de temps à autre, des mouvements convulsifs, pendant lesquels la roideur de toutes ces parties sembloit encore augmenter. Les muscles des lèvres étoient aussi en contraction, le malade avoit un rire cinique;

ſon pouls étoit petit & vîte. Après m'être fait rendre compte de tout ce qui avoit précédé, & avoir viſité la cuiſſe qui avoit reçu le coup, & ſur laquelle je ne trouvai ni plaie, ni cicatrice, ni gonflement, j'attribuai plutôt cette maladie à une tranſpiration ſupprimée, qu'au léger accident qui avoit précédé. Je travaillai donc à la rappeler, & pour cet effet j'ordonnai auſſitôt une boiſſon délayante & mucilagineuſe, faite avec un demi-poulet & des ſommités de guimauve : je fis donner des lavements émollients, & appliquer ſur le bas-ventre des compreſſes trempées dans une décoction émolliente. Après ces moyens généraux j'en vins aux frictions mercurielles ſur les muſcles maſſeters & ſur les apophyſes épineuſes des vertèbres du cou & du dos : j'en fis donner ſix de chacune, deux gros d'onguent double, à quatre heures d'intervalle les unes des autres, & quatre de douze heures en douze heures. Le malade prit auſſi pendant ce temps trente-ſix goutes anodines de ſydenham en trois fois. les ſueurs commencèrent à s'établir; le mercure porta auſſi ſur les inteſtins, & produiſit une diarrhée ſanguinolente. Cet accident m'effraya d'autant moins que je l'avois déjà vu arriver ſans produire rien de fâcheux. A cette époque les mâchoires & l'épine furent moins roides, le bas- ventre moins dur; mais comme il étoit toujours très-ſenſible, je fis renouveller les fomentations & les lavements émollients; je fis mettre dans deux de ces derniers vingt-quatre gouttes de laudanum de ſydenham, qui calmèrent un peu les douleurs. Comme le malade commençoit à ouvrir les mâchoires & que le pouls s'afoibliſſoit, je lui fis donner pour nourriture une légère bouillie de maïs; il étoit dans cet état lorſque je fis une maladie qui m'empêcha de la

voir pendant une vingtaine de jours. Au bout de ce temps je le trouvai couché & ayant une timpanite ; il avoit rendu pendant mon absence plusieurs vers, ce qui m'engagea à lui faire prendre un mélange de semen-contra avec le mercure doux : je lui fis aussi prendre des lavements carminatifs, & appliquer des cataplasmes aromatiques sur le bas-ventre. Ces moyens réunis procurèrent encore la sortie de quelques vers & la diminution de la timpanite. Le malade se trouvant un peu mieux, je le purgeai & le mis au lait qu'il prit pendant plus de deux mois ; son embonpoint revint un peu ; mais il ne pouvoit encore se servir de ses jambes, dans lesquelles il avoit un engourdissement considérable. Ce n'est qu'à force de frictions sèches, de fomentations & de douches, que le malade a pu marcher à l'aide de béquilles; de sorte que depuis huit mois que la maladie a commencé, ce Négrillon ne peut encore marcher facilement sans bâton.

Quatrième Observation.

Dans le mois de février 1786, on m'appela sur l'habitation de M. D.**, pour y voir une Négresse d'environ douze ans : je la trouvai avec de la fièvre & une grande difficulté de respirer ; elle avoit aussi les mâchoires, le cou & l'épine roides, le bras plié & les mains appuyées sur la région de l'estomac, où elle disoit ressentir de grandes douleurs. D'après cet examen je ne doutai plus que la malade ne fût attaquée de cette maladie convulsive, connue sous le nom de *Tétanos*. Je m'informai donc de ce qui avoit precédé, & des causes qui avoient pu donner lieu à cette maladie, si la malade n'avoit point tombé, reçu quelque

coup ou piqûre, si elle n'avoit point éprouvé de suppression de transpiration en passant d'un lieu chaud dans un air froid & humide : ceux qui l'entourroient me dirent qu'elle n'avoit éprouvé aucun de ces accidents. Comme l'expérience m'avoit appris que les vers produisoient quelquefois cette maladie, je fis prendre à la malade plusieurs prises de poudre vermifuge, qui remplirent bien l'effet que je me proposois ; car quelques heures après elle rendit par la bouche sept à huit vers. Je fis prendre de nouveau la poudre vermifuge ; mais comme les accidents ne diminuoient point, je lui fis faire des embrocations sur le bas-ventre, & administrer des frictions mercurielles d'un gros & demi d'onguent double, & de quatre heures en quatre heures ; elle n'en eut pas pris cinq qu'il se déclara une diarrhée sanglante, parmi laquelle il se trouva encore des vers. Je suspendis les frictions, & fis donner des lavements émollients, dans le dernier desquels je fis mettre quinze gouttes de laudanum de sydenham : la malade en prit aussi dix gouttes dans un demi-verre d'eau de poulet. Malgré tous ces moyens la fièvre continua, les muscles des mâchoires, du cou, du dos, restèrent en contraction. Le lendemain ces accidents augmentèrent, le pouls devint petit & vîte : la malade avoit des soubresauts dans les tendons ; sa peau étoit couverte d'une sueur gluante ; elle avaloit difficilement : enfin la tête s'embarrassa, & le troisième jour au matin elle mourut, en faisant de légers efforts pour rendre deux vers qu'on lui trouva à la bouche à l'instant de sa mort. Des malades auprès desquels j'avois été appelé m'empêchèrent d'en faire l'ouverture : j'en fus d'autant plus fâché que j'aurois sûrement encore trouvé des vers dans l'estomac, & que j'aurois pu

m'aſſurer du ravage qu'ils avoient produit ſur ce viſcère, & ſur le canal inteſtinal.

PREMIÈRE OBSERVATION

Par M. ARTHAUD, médecin du Roi au Cap.

Le 26 février 1780 j'ai été appelé ſur l'habitation Premont à Léogane, pour ſecourir un Nègre qui étoit attaqué d'un opiſthotonos, pour avoir été mouillé par un grain de pluie dans la nuit.

Ce Nègre avoit reçu le fouet il y avoit huit jours; il avoit ſur les feſſes deux ulcères fort larges. Le corps étoit jeté en arrière, les muſcles du cou étoient roides, les mâchoires étoient ſerrées, les yeux étoient étincelants, l'entendement étoit libre, le pouls étoit petit, fréquent, inégal.

Un Nègre empirique avoit commencé le traitement; le malade étoit couché ſur une planche auprès d'un grand feu; on lui faiſoit des embrocations huileuſes; on lui avoit mis une muſcade dans la bouche, & on lui donnoit une tiſane faite avec une décoction de ruche de poux de bois (1).

Comme le Nègre empirique me parut intelligent, je le conſervai pour ſervir le malade. On plaça ce Nègre ſur une paillaſſe; on lui appliqua un véſicatoire au dos & deux aux cuiſſes; on panſa les ulcères des feſſes avec le ſuppuratif; on donna une potion avec le camphre, le muſc,

(1) Cette ruche eſt regardée comme anti-ſpaſmodique & diaphorétique, mais cela n'eſt pas bien conſtaté.

l'esprit volatil de corne de cerf, le laudanum dans une décoction d'écorce d'oranger (1). Le malade prit une infusion d'écorce d'orange pour boisson. On lui fit prendre, au troisième jour, un bain chaud dans lequel on avoit mis des plantes aromatiques. Le spasme n'existoit plus au neuvième jour. Ce malade a toujours eu quelques heures de sommeil; il n'étoit pas constipé, & les urines couloient aisément.

SECONDE OBSERVATION.

Le 30 mars 1780 j'ai été appelé sur l'habitation Maison-Seule à Léogane, pour secourir une jeune Négresse de quinze ans en travail de son premier enfant; je trouvai cette femme sans connoissance, avec un pouls petit, enfoncé, inégal, une respiration agitée, fréquente, la bouche écumeuse. Le corps étoit jeté en arrière, & il étoit agité par des convulsions affreuses; l'enfant présentoit la tête & elle paroissoit déjà engagée dans l'excavation du bassin; je saignai la mère, je terminai ensuite l'accouchement en allant chercher l'enfant par les pieds; la mère eut encore quelques convulsions après qu'elle eût été délivrée, je lui donnai une potion calmante dans laquelle entroit le laudanum, l'huile de succin; elle s'est bien rétablie, & son enfant, qui n'avoit d'abord donné aucun signe de vie, est devenu bien vigoureux.

---

(1) Cette potion devoit être bien échauffante; je crois qu'elle ne devoit son efficacité qu'au laudanum & que j'aurois pu supprimer les auxiliaires. N'employons pas des formules compliquées si nous voulons juger l'efficacité des remèdes.

TROISIÈME OBSERVATION.

Convulsions opisthotonos fébriles.

Mademoiselle B.** à Léogane, âgée de sept ans, eut un accès de fièvre : on lui donna de l'eau de casse. Le second jour la fièvre revint; on donna au troisième jour une décoction de tamarin & de sel d'epsum : cela procura des selles écumeuses, avec des épreintes & une fréquente envie d'uriner (1). La fièvre parut à la même heure que la veille; elle fut accompagnée de convulsions.

Je trouvai cet enfant dans un opisthotonos parfait : son corps étoit arqué, ses extrémités étoient contournées & roides, les mâchoires étoient serrées, avec un grincement de dents; les yeux étoient renversés & fixes; toute la face étoit d'un rouge bleu; le pouls étoit petit, inégal; le cœur avoit une trémulation très-vîte, la respiration étoit courte, vîte, clangoreuse. Cet état affreux céda & revint plusieurs fois, avec la même force, dans l'intervalle de quelques heures. Lorsque le calme revenoit, la respiration étoit plus tranquille, les trémulations du cœur étoient moins vives, le pouls étoit plus développé & moins fréquent; mais lorsque la gêne, la fréquence de la respiration reparoissoient, les trémulations du cœur recommençoient, & le spasme devenoit bientôt général. On mit cet enfant dans un bain chaud : on lui donna des lavements émollients; on lui fit prendre de l'eau de poulet nitrée, & quelques

(1) Parmi les causes des maux de nerfs il faut compter les remèdes violents, & il est triste de pouvoir dire qu'après les passions c'est peut-être celle qui en produit le plus. V. Tissot, l. c. p. 228 & suiv.

cuillerées d'une potion anti-ſpaſmodique avec le camphre, la liqueur minérale d'Hoffman, l'eau de fleurs d'orange. Les trois premiers lavements ne produiſirent aucun effet ſenſible; le quatrième occaſionna des borborygmes qui furent ſuivis d'un vomiſſement bilieux, & le ventre vida une bile poracée & grumeleuſe.

Le calme revint après cela & il fut conſtant. La malade rendit une quantité prodigieuſe d'urine claire : la fièvre ſurvint dans la nuit avec beaucoup d'altération; il y eut encore quelques accès, mais qui ne furent accompagnés d'aucun accident.

Gallien a obſervé que certains hommes ſont attaqués de convulſions dans les fièvres, ſans qu'elles aient été annoncées par aucun ſymptôme, & qu'elles diſparoiſſent ſubitement lorſqu'il ſurvient un vomiſſement bilieux. Hypocrate a dit, dans les Prénotions de cos, que les convulſions qui ſurviennent à la fièvre ne ſont pas dangereuſes lorſqu'elles ſe terminent dans le même jour, & au contraire elles terminent la fièvre le même jour ou le lendemain, ou le troiſième jour; mais qu'elles ſont dangereuſes lorſqu'elles s'étendent au-delà du jour où elles ont commencé. Il eſt plus avantageux, ſuivant le même Auteur, de voir ſuccéder la fièvre aux convulſions, que les convulſions à la fièvre.

Hypocrate dit dans ſes pronoſtics que les convulſions ſurviennent aux enfants ſi la fièvre eſt aiguë, s'ils ſont conſtipés, s'ils ont des inſomnies, des frayeurs, s'ils crient, s'ils changent de couleur & s'ils paſſent du vert au pâle & du livide au rouge. Ces accidents arrivent plus aiſément aux petits enfants, juſqu'à l'âge de ſept ans; les adoleſcents & les hommes ne ſont pas ſi aiſément attaqués de convulſions dans les fièvres, à moins

qu'ils n'éprouvent les symtômes fâcheux & violents de la phrénésie, ou lorsque le système nerveux a été irrité par des vers, ou par des purgatifs, ou des émétiques trop actifs; ce qui a fait dire à Hypocrate que les convulsions qui étoient l'effet de l'ellebore étoient mortelles, ainsi que celles qui survenoient après les évacuations considérables.

Vansvieten rapporte l'observation d'un jeune homme qui a eu dans une fièvre aiguë des convulsions affreuses jusqu'au vingt-unième jour, & qui a guéri (1).

Quatrième Observation.

Mademoiselle D. ** à Léogane, enfant de sept ans, d'une constitution délicate & sensible, eut une frayeur qui l'affecta vivement; elle avoit de la fièvre depuis deux jours, ce que l'on attribuoit à son déplacement, & au vice du regime : on l'amena en ville le lendemain, la fièvre lui prit en route & les convulsions survinrent. Je trouvai cet enfant sans connoissance, son visage étoit pâle, ses yeux étoient battus, cernés de noir & renversés dans l'orbite; le pouls étoit petit, inégal, les mâchoires étoient serrées; on mit la malade dans un bain tiède, après lui avoir donné deux lavements émollients; on lui fit prendre quelques cuillerées d'une potion anti-spasmodique, de l'eau de poulet nitrée. Le ventre vida beaucoup, les convulsions se calmèrent; la fièvre se développa & se termina par une sueur abondante : on reconduisit cet enfant sur une habitation à deux lieues de la ville. La nuit fut calme, il y eut un petit accès le jour suivant, il se termina par des

(1) Vanswiet. l. ij. convul. febril.

ſueurs. La fièvre revint le lendemain à la même heure; on m'envoya chercher; je trouvai beaucoup de chaleur, de mal de tête, de tenſion au ventre, le pouls étoit petit, fréquent, inégal; la malade répugnoit à toutes les boiſſons. On lui donna de l'eau légérement nitrée, un bain & un lavement émollient : les convulſions ſurvinrent dans le paroxiſme de l'accès; elles parurent déterminées par les cris aigus d'un enfant ; elles furent violentes & altéroient les traits de la malade au point de la rendre méconnoiſſable : le corps étoit arqué en arrière, les extrémités tendues & roides, les mâchoires ſerrées, le viſage d'un bleu noir foncé, les yeux renverſés, un grincement de dents qui faiſoit craindre leur rupture. La reſpiration étoit ſonore, clangereuſe, courte & fréquente; le pouls étoit petit, inégal; les urines étoient abondantes & claires : cet état affreux cédoit & revenoit d'inſtant en inſtant; les intervalles, qui étoient courts, marquoient un embarras comateux, & le retour des convulſions étoit annoncé par l'embarras ſonore & la fréquence de la reſpiration. Cela a perſiſté depuis neuf heures du matin juſqu'à neuf heures du ſoir: la reſpiration parut alors plus tranquille, le pouls ſe dévelopa, la fièvre s'établit, mais la tête ne s'eſt entiérement dégagée que le lendemain : la malade eut du délire pendant toute la nuit; elle ſe plaignoit & jetoit des cris très-plaintifs. J'avois employé avec le bain les lavements, les fomentations émollientes, l'eau de poulet nitrée & une potion anti-ſpaſmodique. Je donnai dans la remiſſion un minoratif dans une décoction de kina. Le ventre vida de la bile, l'accès ſuivant retarda : on donna une décoction de kina dans l'intervalle du ſix au ſept: cet accès retarda auſſi

& ne présenta aucun accident. On donna encore un minoratif après cet accès : on me dit que le huitième n'avoit pas paru. Il ne resta plus que de la foiblesse & du dégoût pour les aliments : on a fait continuer l'usage du kina pendant quelques jours, & cet enfant s'est rétabli.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Les pluies mêlées d'orage ont été fréquentes à Léogane dans le mois de septembre 1781. La température de l'air a varié chaque jour du chaud au froid, & sa constitution a été humide.

Le vent de Nord-est s'est élevé avec force le quatre septembre ; il a continué à souffler pendant toute la nuit : le lendemain le Ciel étoit couvert, il tomboit quelques petits grains ; le vent est devenu violent après midi : il y a eu un ouragan mêlé de pluies. La force des vents qui formoient des tourbillons épouventables a déraciné les plus gros arbres, renversé des maisons, & fait un tort considérable au cultivateur.

Une Négresse de l'habitation Merger étoit accouchée de deux enfants morts depuis vingt-six jours ; elle avoit eu un travail très-laborieux, & qui m'avoit donné beaucoup de peine. Tous les accidents de son état paroissoient dissipés, lorsqu'elle a été prise d'un spasme violent pour s'être exposée imprudemment au mauvais temps de ce jour ; elle a éprouvé pendant quatre jours les symptômes d'un opysthotonos, & elle est morte au cinquième. Je n'ai pu employer que les remèdes extérieurs & les lavements, car la déglution étoit impossible. C'est le spasme le plus aigu que j'aie vu chez les adultes.

Vanderviel a vu une femme qui, pour être

ſortie le quatorzième jour de ſes couches, fut attaquée de paralyſie d'un côté des muſcles du viſage, & de mouvements ſpaſmodiques de l'autre. M. Muralt a vu un accès de convulſions, pour avoir été à la ſelle dans un endroit frais le ſixième jour des couches (1).

SIXIÈME OBSERVATION.

Le mois de juin 1782 à Léogane a été ſec & chaud; il y a eu peu de pluie, quelques orages: les vents de Sud ont été fréquents; la terre à tremblé le vingt-quatre, la pluie à tombé le vingt-cinq avec les vents du nord; la température a varié quelquefois du chaud au frais, mais elle a été généralement chaude & peſante.

Nous avons vu dans ce mois des points pleurétiques, des rhumes, des ophtalmies, des eſquinancies aptheuſes.

Une Négritte de quatre ans, ſur l'habitation Merger, avoit des aphtes dans la bouche auxquelles on n'avoit pas fait d'attention; le ſpaſme ſurvint : je vis la malade au troiſième jour. Le dix-ſept juin le corps étoit arqué en arrière; tous les muſcles de la face étoient retirés, les mâchoires étoient très-ſerrées, la déglutition ſe faiſoit avec aſſez de facilité; il y avoit des contractions convulſives, fréquentes; le pouls étoit petit, fréquent : il n'y avoit pas de ſommeil. La malade ſe plaignoit de l'eſtomac & du dos; les urines étoient rares, & les fonctions du ventre paroiſſoient interrompues. Cet état a duré juſqu'au cinq : la fièvre eſt ſurvenue avec délire; la

(1) V. Tiſſot, l. c. p. 145. Nous regretons bien de ne pas avoir la continuation de cet Ouvrage ſavant & inſtructif.

chaleur étoit vive, & tous les symptômes étoient agravés. Il a paru au septième une éruption milliaire sur tout le corps, mais sur-tout au front : le spasme a gagné la poitrine; la vîtesse du pouls a augmenté. La mort est survenue au neuvième.

On avoit appliqué un vésicatoire aux bras : on a employé les fomentations émollientes, les lavements, les gargarismes détersifs, l'eau de poulet nitrée, le camphre, le laudanum.

Septième Observation.

Les vents de nord ont dominé à Léogane dans le mois d'octobre; il y a eu des pluies & quelques orages : la température a été alternativement chaude & froide, ce qui a produit des rhumes, des douleurs de côté, des douleurs articulaires, des fièvres intermittentes, des coliques, des fluxions sur les oreilles.

Le 2 octobre un petit Mulâtre au sixième jour de sa naissance, sur l'habitation Merger, a été pris du tétanos : on s'en est apperçu parce qu'il ne pouvoit plus prendre le sein. J'ai vu cet enfant le lendemain; les mâchoires étoient serrées, la tête étoit portée en arrière par la contraction des muscles, le ventre étoit tendu & la verge étoit en érection. On a mis cet enfant dans un bain d'huile tiède : on lui avoit donné un lavement émollient, dans lequel j'avois jeté quelques goutes de laudanum. Le malade a uriné, l'érection de la verge a cessé, le ventre a été moins tendu : on l'a remis encore dans le bain d'huile ; il y est resté une heure. On lui a passé une solution de manne dans une légère infusion de rhubarbe. Le ventre a vidé des matières vertes, épaisses : on l'a remis dans le bain d'huile pour la troisième fois,

fois ; il crioit d'une manière lamentable ; il eſt mort dans la nuit au commencement du troiſième jour.

Le ventre ni la poitrine ne m'ont préſenté rien de remarquable : les poulmons étoient engorgés, & le péricarde contenoit un peu de ſéroſité. Les vaiſſeaux de la tête étoient engorgés ; les pariétaux étoient échymoſés ; mais comme le cuir chevelu, qui répondoit à ces parties, étoit dans l'état naturel, j'ai regardé l'engorgement des pariétaux comme conſécutif à celui du cerveau, & je n'ai pas voulu adopter l'idée injuſte que le Mulâtre avoit fait une chute ou reçu quelque coup.

HUITIÈME OBSERVATION.

Pierre Gorac, matelot génois, a été apporté à l'hôpital de la Providence, le 24 mars 1783. Cet homme ſentoit une douleur vive entre la dixième & la onzième vertèbre du dos. Cette douleur étoit de temps en temps plus aiguë & accompagnée d'une convulſion des muſcles du dos. La langue étoit blanche, sèche. Le pouls étoit petit, fréquent, inégal : tous les muſcles étoient dans un état de ſpaſme douloureux : la mâchoire inférieure étoit ſerrée : la reſpiration étoit inégale, & depuis quatre jours que la maladie avoit commencé, il n'y avoit pas eu de ſommeil. Le ventre n'avoit pas vidé, & les urines avoient coulé en petite quantité & elles étoient très-rouges : le malade avoit paſſé pluſieurs nuits en plein air.

Nous avons preſcrit une infuſion légère de fleur de ſureau, un lavement émollient & laxatif, des fomentations émollientes ſur le ventre, & une potion avec une infuſion de ſafran, la teinture de caſtor, l'eſprit volatif de corne cerf & le lau-

danum (1). Je promis une récompense à l'Infirmier si le malade guérissoit. Le lendemain les convulsions étoient moins fréquentes & moins violentes : cependant la douleur du dos étoit la même, le malade ne pouvoit s'asseoir ; il tiroit sa langue avec peine, & lorsqu'il vouloit ouvrir les mâchoires, ou lorsque je lui touchois le pouls ou le ventre, il avoit une convulsion générale qui étoit très-douloureuse & qui jetoit son corps en arrière : il y a eu un peu de sommeil le vingt-six. Comme la constipation persistoit & que le ventre étoit tendu, j'ordonnai trois onces de manne dans une livre d'infusion de fleur de sureau : le ventre a vidé, mais le spasme, les convulsions ont augmenté, & les traits du visage étoient altérés par la contraction des muscles, la déglution étoit difficile & le malade rejetoit sa potion de temps en temps ; il se plaignoit beaucoup de la région de la vessie, mais il fut soulagé par la sortie d'une grande quantité d'urine. Il dormit un peu après cela, & les contractions convulsives furent moins fréquentes. Le vingt-sept les muscles du ventre étoient toujours très-tendus, ceux des extrémités & du dos étoient également roides : on a continué les mêmes remèdes, on a donné quelques cuillerées de bouillon, & on a fait sur le corps une embrocation avec l'huile, le castoreum & le camphre. Le malade a rendu, le vingt-huit, beaucoup de matière verte très-puante & il a uriné deux fois. Cependant la respiration étoit plus aisée, mais les muscles de la face avoient des contractions convulsives, les mâchoires étoient plus serrées, la déglution étoit difficile. Le ma-

---

(1) Cette formule étoit encore trop surchargée & trop échauffante.

lade se plaignoit d'une douleur violente au côté gauche, & les extrémités avoient des contractions convulsives : il y avoit des efforts pour rejeter les boissons & le pouls étoit petit, fréquent, inégal. Il y a eu du mieux le soir ; le malade s'est levé pour aller à la selle, la déglutition a été plus facile, les mâchoires étoient moins serrées : on voyoit la langue plus aisément, le ventre étoit moins tendu : cependant la nuit a été inquiète & agitée.

J'ai ordonné le vingt-neuf un bain de vapeur : on plaçoit une chaudière d'eau bouillante sous le cadre du malade : on y jetoit de temps en temps de la nouvelle eau. Le malade a pris ce bain pendant au moins trois heures dans la journée : on a eu bien soin de l'essuyer, de le changer, de le couvrir ; après cela il a fait usage d'une poudre diaphorétique, composée d'un demi-gros de camphre, six grains de kermès partagé en six paquets dont on faisoit prendre un toutes les deux heures (1). On a continué la potion anti-spasmodique, la même boisson, & on a donné deux lavements émollients.

Les convulsions ont été moins fortes après le bain, le ventre a été moins tendu, la respiration plus facile ; mais les extrémités étoient toujours roides & la langue étoit sèche. Il s'est fait une éruption rouge exanthémateuse sur tout le corps. Le malade a sué ; il ressentoit une dou-

(1) Ce remède étoit non-seulement inutile, mais il pouvoit être dangereux. Nous l'avons employé chez un Nègre qui avoit un opisthotonos produit par une blessure & déterminé par le froid humide d'un Nord. Il rendit un peloton considérable de tenia : il parut soulagé ; mais il est mort au neuvième jour, quoique nous ayons administré le mercure, le laudanum, les délayants & les laxatifs vermifuges.

leur vive à l'épigastre, & j'excitois une forte convulsion en touchant cette partie.

La nuit du trente a été agitée. Le malade a refusé ses remèdes ce jour-là : tous les accidents ont augmenté. Le trente-un les mâchoires étoient plus serrées, les convulsions plus violentes : il y avoit du délire : l'irritabilité étoit tellement susceptible, que l'on excitoit les convulsions en touchant une partie quelconque. Le malade a rendu des urines rouges, fétides : on a administré le bain, des lavements émollients & les remèdes internes comme on a pu. Le premier avril l'état du malade étoit à peu près le même, cependant les convulsions étoient plus foibles, plus éloignées ; mais la contraction des muscles des extrémités empêchoit qu'on pût les fléchir : la sueur a été abondante. Le malade revenu de son indocilité prenoit ses remèdes autant qu'il le pouvoit. Le deux avril le spasme étoit diminué, la déglutition étoit plus facile, le malade a pris du gruau & les autres remèdes. Le trois les accidents avoient augmenté, la douleur de l'épigastre étoit forte, la langue étoit saburreuse, l'éruption cutanée commençoit à se flétrir, ce que j'attribuai au défaut de chaleur du bain de vapeur. Je recommandai plus d'attention à ce sujet, & de l'exactitude dans l'administration des autres remèdes. La sueur est devenue abondante, l'éruption cutanée a reparu, les urines étoient rares.

Le quatre le malade étoit mieux : il n'y avoit plus de douleur, mais j'excitois encore une convulsion en comprimant l'épigastre : la nuit du cinq a été très-bonne, le malade a bien dormi, le ventre a vidé dans ce jour par l'effet d'un minoratif. Le six le mieux persistoit : le malade s'est levé le sept, & il a fait quelques pas ; il a con-

tinué ses remèdes jusqu'au douze : le spasme a cédé entiérement. Le malade a conservé long-temps une sensibilité douloureuse dans l'épigastre & dans le dos, mais il s'est bien rétabli, & sa reconnoissance a doublé la récompense que j'avois promise à l'Infirmier. Je crois que l'on tireroit de très-grands avantages pour la conservation des malades, dans un hôpital militaire, si les médecins pouvoient disposer de quelques encouragements pour les infirmiers qui auroient mieux rempli leurs devoirs. On me pardonnera sans doute cette réflexion.

NEUVIÈME OBSERVATION.

Tétanos Rhumatismal.

Yves Crété, matelot bordelais, d'un tempérammment sanguin, bilieux, est entré à l'hôpital de la Providence le vingt-huit mars. Il y avoit quinze jours que cet homme ressentoit des douleurs dans les extrémités inférieures ; elles étoient devenues générales & elles étoient plus tourmentantes dans la nuit : les extrémités supérieures étoient roides & douloureuses : la tête étoit douloureuse : il y avoit de la roideur dans le cou & dans l'épine : le visage étoit coloré : le pouls étoit plein, dur & fréquent. La cause de cette maladie étoit le refroidissement que le malade avoit éprouvé après avoir fait des efforts en nageant pour échapper à l'ennemi qui venoit relever le bâtiment sur lequel il étoit, & que l'on avoit fait échouer.

Je prescrivis une forte saignée, des lavements émollients, un bain tiède & de l'oxicrat camphré : le ventre vida : il y eut un peu de soulagement : la nuit suivante fut agitée, mais le lendemain

les douleurs étoient moins fortes ; il y avoit moins de roideur dans les extrémités, fur-tout du côté gauche : les mufcles du dos étoient plus contractés ; il y avoit de la chaleur & de la féchereffe à la peau. Le malade a pris un bain tiède, deux lavements émollients ; on lui a donné une infufion de fleurs de fureau, quatre paquets de poudre diaphorétique avec le camphre, le kermès & un julep le foir avec le laudanum. La nuit a été plus tranquille : le malade fe plaignoit le lendemain d'une forte douleur dans le bras droit, les mâchoires étoient ferrées, la langue étoit limoneufe & blanche : on a donné le matin deux verres de potion laxative avec la manne & la caffe. Le malade a été baigné à midi ; il a reçu un lavement émollient le foir & il a pris un julep : on a fait fur les parties douloureufes & roides une embrocation avec l'huile, le camphre & la teinture de caftor ; ces remèdes ont produit un très-bon effet : il y avoit le lendemain moins de roideur dans les mufcles ; les mâchoires étoient moins bridées ; le ventre a vidé beaucoup de matières bilieufes, & il y a eu une évacuation abondante d'urines rouges. Les douleurs & la contraction des mufcles étoient plus fortes du côté droit. Le jour fuivant il y avoit un gonflement au poignet & fur l'articulation du pied de ce côté ; on a fait une embrocation avec le favon alkalifé. On a continué les autres remèdes. Cette enflure a duré deux jours, après lefquels le malade a été guéri d'une maladie qui étoit violente & fort douloureufe.



Dixième Observation.

Sur une difformité du Cordon ombilical & sur un Spasme.

Le mois de juillet de 1781 à Léogane a été très-orageux : les vents de Nord-est ont dominé, & la température de l'air a été alternativement chaude & fraîche.

Les fièvres ont été communes, les ophtalmies, les esquinancies aphteuses, les rhumes, les douleurs de côté, les coliques, les diarrhées.

Le vingt-trois de ce mois une Négresse de l'habitation Merger est accouchée d'un enfant mâle : j'ai été appelé pour secourir cette femme, qui étoit d'une constitution foible ; la tête de son enfant étoit dehors & dans une position naturelle : la sortie de l'enfant fut un peu difficultueuse, mais j'en trouvai la cause dans la rupture du cordon qui étoit gros, infiltré, & qui n'avoit pas un demi-pied de longueur.

Je fus obligé de ranimer l'enfant par insufflation, en le bassinant avec un peu de vin tiède; la mère fut bientôt délivrée, & je vis que la rupture du cordon s'étoit faite au niveau du placenta.

On m'avertit au huitième jour que l'enfant ne tetoit plus depuis la veille ; il avaloit encore avec assez d'aisance ; il cherchoit à saisir le sein avec avidité ; il est mort au neuvième. Je n'ai rien trouvé d'extraordinaire à son ouverture. Cet enfant avoit bien vidé son méconium : l'ombilic étoit guéri. J'ai cependant cru que le tiraillement qui s'étoit fait sur cette partie, & qui avoit décolé le placenta, avoit porté une irritation qui avoit disposé au spasme, & que cette maladie

avoit été déterminée par le saisissement du frais pendant la nuit, ou en baignant cet enfant.

ONZIÈME OBSERVATION.

Un jeune homme avoit été blessé légérement à la main par la baguette d'un pistolet. La plaie étoit presque guérie lorsqu'il a été prendre un bain de mer qui a déterminé un opisthotonos. J'ai été appelé le 25 mars 1786, pour voir ce malade qui étoit attaqué du spasme depuis onze jours : la déglutition ne pouvoit se faire : les boissons que l'on mettoit dans la bouche avec beaucoup de peine, parce que les mâchoires étoient serrées, sortoient en partie par le nez. La douleur de l'épigastre & du dos étoit considérable : il n'y avoit pas de sommeil, le ventre ne faisoit pas ses fonctions, la région de la vessie étoit douloureuse, le visage étoit pâle, les muscles de la face étoient dans une contraction qui défiguroit la physionomie : le malade parloit avec peine ; il avoit des contractions convulsives, fréquentes, sur-tout lorsqu'on le touchoit ou lorsqu'il étoit affecté par quelque bruit, par le son même de la parole : les muscles du ventre & du dos étoient contractés avec force, la tête & le corps étoient jetés en arrière : le malade pouvoit s'asseoir & il paroissoit moins souffrir dans cette position : l'entendement étoit libre, & le malheureux malade, que la frayeur avoit saisi, demandoit du secours d'une manière touchante. La fièvre est survenue au treizième jour : il y a eu du délire, des agitations dans la nuit. Le malade a repris sa connoissance, mais il étoit plus foible ; son corps étoit couvert d'une sueur visqueuse : la nuit suivante a été encore plus mauvaise que la précédente. Le malade est mort à la fin du quatorzième jour.

La plaie qui étoit très-petite paroiſſoit belle & ſuppuroit encore lorſque j'ai vu le malade; ſon Chirurgien avoit appliqué deſſus un emplâtre ſuppuratif, & avoit ordonné une boiſſon légérement diaphorétique : je preſcrivis des lavements émollients & anodins, des fomentations émollientes. Cela n'a produit aucun effet ſenſible : j'étois bien tenté d'adminiſtrer quelques frictions mercurielles, mais les ſymptômes me parurent ſi graves & le danger ſi conſidérable, que je n'oſai pas faire une tentative qui auroit peut-être été cenſurée.

DOUZIÈME OBSERVATION.

La température en mars 1786 a été bien variable. Le 23 j'ai été appelé chez le ſieur Léonar, pour voir un Nègre attaqué d'un opiſthotonos depuis neuf à dix jours. Ce malade étoit d'une conſtitution ſèche & nerveuſe. Le ſpaſme occupoit principalement le ventre, le dos, le cou & les muſcles de la face. La douleur de l'épigaſtre & des lombes étoit vive; les contractions convulſives, fréquentes; les urines étoient rares; le ventre conſtipé, la peau douce, humide; le pouls petit, inégal, convulſif; la déglutition étoit gênée & le malade parloit difficilement : il n'y avoit pas de ſommeil.

J'ordonnai un bain tiède, des lavements émollients, de l'eau de poulet, une potion anti-ſpaſmodique dans laquelle entroit le laudanum, & le ſoir une friction depuis la nuque juſqu'au ſacrum, avec une demi-once de pommade de mercure au double. On a continué les mêmes remèdes pendant quatre jours, à l'exception du bain : on l'avoit remplacé par des fomentations émollientes : on donnoit une friction le matin & une le ſoir:

la salivation s'est annoncée au cinquième jour; elle a été abondante, & a duré plusieurs jours. Lorsqu'elle a été bien établie, j'ai fait prendre un bain tiède pour nettoyer le corps du malade; on lui donnoit tous les soirs deux grains d'opium. Je n'ai plus donné que la moitié de cette dose lorsque les accidents du spasme ont paru calmés & les fonctions rétablies. Les fonctions du ventre ont été régulières depuis l'établissement de la salivation : les urines ont coulé plus librement : il y a eu du sommeil : les symptômes du spasme ont cédé peu à peu. J'ai cessé mes visites à ce malade le 11 avril; il a conservé encore pendant quelque temps de la foiblesse dans les reins & un peu de douleur à l'épigastre.

Je crois bien que la petite quantité d'opium que j'ai donnée à ce Nègre a été utile pour calmer l'irritation des muscles, mais je ne doute pas que le mercure n'ait été l'agent principal de sa guérison. Je n'ai administré que deux laxatifs vers la fin du traitement.

Treizième Observation.

Un Nègre à M. Feret, négociant au Cap, avoit été frappé sur les lombes par l'écoute d'une voile d'un canot, en remontant la rivière du Haut du Cap : ce Nègre avant son départ se plaignoit déjà d'une douleur de dos, & il avoit demandé du suif à son maître pour se frotter; il a continué son voyage ; il s'est fait débarquer le 26 août. Il ressentoit de la roideur dans tout le corps, & un serrement dans les mâchoires : on m'a appelé le 27: on avoit déjà saigné le malade, & je le trouvai dans un bain chaud; il eut une sueur considérable en sortant du bain : le sang qu'on lui avoit tiré me parut atténué.

Ce Nègre étoit dans la force de l'âge, d'une belle constitution; sa peau étoit noire, douce; son pouls étoit fréquent & inégal; il se plaignoit d'une douleur à l'épigastre & au dos; il remuoit la langue difficilement; il avaloit avec peine: les urines ne sortoient pas, les muscles du ventre étoient tendus, ceux du dos & du cou étoient contractés, ce qui jetoit le corps en arrière.

Je fis placer le malade sur un cadre; on le couvrit avec un drap & une couverture de laine; on lui donna plusieurs lavements émollients qu'il n'a pas rendus; on lui a fait prendre une eau de poulet légère, altérée avec quelques plantes émollientes & adoucissantes: on devoit donner d'heure en heure une cuillerée d'une potion faite avec une infusion de fleur de tilleuil, le laudanum & le sirop de fleur d'orange; mais le malade n'a pris que très-peu de ce remède: on devoit lui administrer le premier jour une friction sur toute l'épine & sur les extrémités inférieures, avec demi-once d'une pommade de mercure au double, sur quatre onces de laquelle j'avois fait ajouter du camphre, de l'huile de succin & de la teinture de castor. J'avois prescrit des fomentations émollientes sur le ventre, elles n'ont pas été appliquées. On a continué les frictions matin & soir sur les mêmes parties, & quoiqu'elles aient été données assez irréguliérement, la salivation s'est annoncée par le gonflement des gencives, l'échauffement de la bouche au quatrième jour. Les accidents du spasme avoient augmenté jusques-là: il est survenu, dans la nuit du cinq, un flux de ventre bilieux & sanguinolent. Les symptômes du spasme étoient au plus haut période, les contractions convulsives du dos étoient fréquentes. Le moindre bruit, le plus léger attouchement les

excitoit : la déglutation étoit très-difficile & les mâchoires fort serrées. La douleur de l'épigastre étoit considérable, ainsi que celle de la gorge. On a donné alternativement avec l'eau de poulet de l'eau d'orge, le sirop de capilaire. On a mundé les gencives & la bouche avec une décoction d'orange de bois & le miel : on a fait prendre deux lavements émollients, & on a donné un grain d'extrait d'opium toutes les deux heures : la nuit a été plus tranquille sans qu'il y ait eu de sommeil. Le ventre a vidé encore deux fois & les urines ont coulé assez abondamment, les mâchoires étoient un peu moins serrées, le ventre étoit très-tendu, les mouvements cloniques étoient fréquents, la douleur de la gorge & de l'épigastre considérable, & la déglutition difficile : la peau étoit douce, humide & le pouls assez développé, mais quelquefois inégal. J'ai ordonné un laxatif avec la casse & la manne : le malade a pris un bain à midi, & le soir on lui a donné quatre grains d'extrait d'opium & un lavement avec la décoction de camomille, un demi-gros d'assa fætida, deux onces d'huile de lin & quatre grains d'opium : on a appliqué sur l'épigastre un liniment avec cire blanche trois onces, huile d'amende douce quatre onces, assa fætida demi-gros, camphre un scrupule, opium demi-gros. La nuit suivante a été plus tranquille, il y a eu du sommeil, il y avoit beaucoup moins de roideur dans les extrémités inférieures, les mouvements cloniques étoient encore fréquents, & les autres symptômes étoient à peu près les mêmes. Cependant les évacuations du ventre se soutenoient, & les urines qui étoient rouges & troubles couloient aisément. Le deux septembre il y a eu du sommeil, les mouvements cloniques étoient moins fréquents, le ma-

lade buvoit beaucoup ; il étoit même altéré depuis deux jours : la déglutition étoit plus aisée ; il a pris dans la journée quatre pilules d'opium & trois le soir. Le trois il y a eu du sommeil, la peau étoit bonne, le pouls étoit reglé, les symptômes du spasme avoient diminué encore. Le malade a pu s'asseoir ; il a mangé un peu de soupe : il y avoit quelques aphtes dans la bouche qui ont versé un peu de sang, la salivation continuoit, le malade se plaignoit toujours de la gorge & de l'épigastre. J'ai fait mettre sur la gorge un emplâtre avec le liniment anti-spasmodique décrit ci-dessus. Le quatre le malade étoit dans le même état ; il a mangé de la soupe, & il a pris six grains d'opium dans la journée. Le cinq la déglutition étoit plus difficile : la douleur de l'épigastre, la tension du ventre, la douleur de la gorge étoient plus fortes : les fonctions du ventre se faisoient bien, les spasmes étoient plus fréquents, le temps étoit pluvieux, la température étoit fraîche, les vents de Nord-est & de Sud souffloient alternativement. On avoit donné la veille un bain au malade sans ma participation ; on l'avoit fait frotter avec le baume de sucrier & le jaune d'œuf, ce qui formoit une espèce de vernis qui empêchoit la transpiration. Je fus obligé de menacer de cesser mes visites : on me promit tout ce que je voulus, & je continuai. Je prescrivis un bain tiède, notre lavement anodin : le malade me dit qu'il lui avoit fait beaucoup de bien. On appliqua sur l'épigastre & sur la gorge le liniment anodin, on continua les mêmes boissons, & on fit prendre le soir trois pilules d'opium. La nuit du cinq a été tranquille, la salivation étoit plus aisée & plus abondante, le malade sentoit du soulagement ; il prit le dix quatre grains

d'opium, & il a continué à être mieux le sept & le huit; on lui a passé dans ce jour une solution de casse & de manne qui l'a bien évacué; on lui a donné du bouillon d'herbe & trois grains d'opium le soir. Le neuf les symtômes du spasme étoient calmés, la salivation continuoit, le malade se plaignoit encore de la gorge & des aphtes de la bouche; il a pris tous les jours, le soir, trois grains d'opium jusqu'au treize; il étoit en bon état; il commençoit à se lever & avoit demandé un peu de pain pour la première fois; il n'avoit plus que rarement de petits mouvements cloniques dans le dos: la salivation avoit diminué, la gorge n'étoit plus douloureuse, les fonctions se faisoient bien. Je lui ai ordonné un minoratif dans ce jour: on lui a fait boire du bouillon d'herbes; il a eu plusieurs évacuations: on lui a fait prendre deux grains d'opium le soir; il n'a reposé que le matin: la nuit avoit été pluvieuse; il y avoit eu de l'orage. Le malade étoit plus accablé le lendemain, les muscles du ventre étoient plus tendus; il a bien fait ses fonctions malgré cela: je lui ai prescrit trois grains d'opium le soir; il a bien dormi dans la nuit du seize. Je l'ai trouvé levé; il ne lui restoit que de la foiblesse: ce Nègre s'est bien rétabli.

QUATORZIÈME OBSERVATION.

Spasme intestinal.

Nous avons été appelés le 29 octobre 1784 chez M. Lafaucherie, négociant au Cap, pour voir une jeune Négresse qui avoit souffert dans la nuit d'une colique violente, accompagnée de vomissements & de convulsions; elle étoit sans con-

noissance : la peau étoit froide, le pouls à peine sensible, & les mouvements du cœur précipités & remittents. Tout le corps étoit couvert d'une sueur froide, les yeux étoient renversés, la respiration étoit fréquente.

Cette malade étoit délicate ; elle se plaignoit souvent de maux d'estomac ; elle avoit mangé la veille un calalou, & elle avoit été mouillée.

L'état convulsif a continué jusqu'au lendemain : il s'est développé une chaleur âcre : il y a eu des vomissements d'une bile brune : le ventre a vidé des matières brunes : il est sorti du sang par la vulve : la malade est morte quelque temps après.

Nous avons trouvé une invagination dans le jéjunium, de la longueur de quatre pouces. La chaleur du ventre étoit ardente, & il y avoit un léger engorgement inflammatoire.

Il y avoit dans la matrice un fœtus qui avoit six semaines. Le placenta adhéroit fortement à la matrice : ce viscère, ainsi que les trompes & les ovaires, étoient d'un brun noir.

QUINZIÈME OBSERVATION.

Le 24 décembre 1786 nous avons été appelés pour voir une Négresse libre, enceinte de six mois de son premier enfant, & elle avoit eu de la fièvre depuis plusieurs jours ; elle étoit dans un état comateux ; elle avoit des convulsions fréquentes : les dents étoient serrées : la bouche étoit écumeuse ; la respiration fréquente, stertoreuse : les yeux étoient renversés.

M. Roulin, chirurgien du Roi, nous avoit précédés chez la malade ; elle avoit déjà été vue par M. Becht, médecin breveté du Roi au Cap pour les accouchements. Comme la déglutition étoit

impossible, on n'avoit pu exécuter l'ordonnance de M. Becht, qui avoit prescrit deux gros de liqueur d'Hoffman & un demi-gros d'ypecacuana. M. Roulin a fait une saignée du bras. L'orifice de la matrice nous ayant paru affecté d'un spasme considérable, & le ventre annonçant une chaleur inflammatoire, nous avons conseillé les bains, les lavements émollients, & nous avons prié M. Roulin de réitérer la saignée : ces secours ont été inutiles. La malade est morte le lendemain.

M. Roulin a tiré, par l'opération césarienne, un enfant qui paroissoit être mort depuis plusieurs heures. Il a trouvé les intestins grèles remplis de vers strongles. Il y avoit dans l'iléum deux volvulus à trois pouces de distance.

SEIZIÈME OBSERVATION.

Spasme intestinal.

Une Négresse nourrice, d'une constitution robuste, vint à l'hôpital de l'habitation de Longpré à Léogane, le 11 octobre 1780 ; elle se plaignoit d'une colique violente qui la forçoit de se courber.

L'air étoit chaud & humide ; les orages étoient fréquents ; les eaux étoient troubles, séléniteuses. Il y avoit, chez les Nègres principalement, beaucoup de coliques & des diarrhées qui avoient été traitées avec succès par les tisannes adoucissantes, les lavements muqueux & quelques laxatifs.

Je prescrivis une tisanne avec le ris, les bourgeons de gombo. On donna des lavements avec la décoction de raquette ; on fit prendre quelques cuillerées de potion huileuse avec le laudanum.

On

On appliqua ſur le ventre des fomentations émollientes. Les douleurs augmentèrent ; elles furent accompagnées de ſueurs froides, d'anxiétés avec un pouls petit, concentré & fréquent. Dans la journée du 27 octobre il y eut par les ſelles une hémorragie d'un ſang noir & fétide. La malade prenoit du petit lait, des eaux de poulet amandées, des lavements émollients. Les vomiſſements ſurvinrent. Le ventre vidoit des matières purulentes, ſanguinolentes & fétides : on ſentoit dans cette partie une tumeur qui s'étendoit de l'hypogaſtre à l'hypocondre gauche. Les forces diminuoient, la maigreur augmentoit, la tumeur devenoit plus ſaillante, les vomiſſements devinrent plus fréquents, les déjections étoient ſaigneuſes : la malade mourut.

Je trouvai dans le ventre une quantité conſidérable d'un pus blanc qui encroutoit tous les viſcères : il y avoit un épanchement ſéreux. Le jéjunium & l'iléum étoient rouges & avoient un diamètre extraordinaire. La partie de l'iléum, qui du centre de l'hypogaſtre va ſe réunir au cœcum, étoit invaginée dans cet inteſtin & dans le colon, de la longueur de plus d'un demi-pied. Il n'y avoit dans toute l'étendue de cette tumeur que la tunique externe de l'inteſtin qui forma la continuité du canal. Les autres tuniques, depuis le colon juſqu'au rectum, étoient déchirées, renverſées. Le méſentère paroiſſoit froncé, & l'organiſation de ces parties étoit ſi confuſe qu'elle paroiſſoit détruite. *Vid. Hiſt. anatom. ſiſt. autor* J. Lieutaud. *Læſion. abd. precip. obſ.* 376. Vid. Aretæus de ileo vocat. Græc. Lat. volvul. l. II. cap. VI.

Dix-Septième Observation.

Spasme intestinal.

Le sieur L.**, aubergiste à Léogane avoit une gonorhée depuis douze ans. Une personne de l'art voulut le guérir, & lui fit prendre pendant quarante jours une tisanne sudorifique & purgative, avec des injections astringentes. Ce malade eut une indigestion de crabes, ce qui lui donna des coliques vives avec de la fièvre. La fièvre céda vingt-quatre heures après son évasion, mais les coliques subsistèrent. Le malade prit un vomitif: on lui donna ensuite une médecine. Il n'y eut que des évacuations crues. La colique augmenta : les vomissements survinrent : on jugea qu'il y avoit un volvulus. Le R. P. Pasteur, supérieur de la Charité à Léogane, fut appelé ; il fit des saignées abondantes ; il ordonna des bains, une boisson avec le camphre & le nitre, & une légère décoction de tamarin. Les vomissements continuèrent avec la colique. Le hoquet survint. Le malade fut attaqué du *carus*. Le pouls étoit fort, assez égal ; la peau humide, la chaleur douce : les yeux étoient fermés : le teint étoit animé. Le malade étoit couché sur le dos, sans mouvement, & n'ayant qu'un sentiment obscur. La respiration étoit assez égale : les mâchoires étoient serrées : il y avoit un grincement de dents : le hoquet continuoit : il n'y avoit plus de déglutition, & l'estomac rejetoit quelquefois des matières excrémentitielles.

Cet homme étoit à peu près dans cet état lorsque le R. P. Pasteur me fit appeler le 17 juin 1782. Le ventre n'étoit pas météorisé : cependant

le cœcum étoit un peu distendu, & en appuyant du côté droit entre l'hypocondre & l'ombilic, le malade éprouvoit une douleur obscure, ce qui me fit juger que l'étranglement étoit dans le jéjunium.

J'ordonnai un lavement avec assa fœtida demi-gros, autant de laudanum liquide, miel deux onces dans une décoction de camomille. On donna ce lavement à une heure d'intervalle : on fit sur le ventre une embrocation d'huile chaude, & on appliqua des flanelles trempées dans une décoction de camomille.

Quelques heures après que le malade eut pris les lavements, nous trouvâmes son pouls plus élevé ; il etoit couvert de sueur : il n'y avoit plus de hoquet. Nous prescrivîmes dans la nuit plusieurs lavements avec une décoction de pourpier, le miel & l'huile.

Le ventre a vidé beaucoup dans la nuit : il y a eu un peu de sommeil tranquille. Le pouls étoit moins élevé le 18 au matin ; le teint étoit moins animé ; la respiration étoit égale ; la peau étoit douce & humide : la déglutition se faisoit avec peine ; il y avoit encore quelques grincements de dents ; le sentiment étoit moins obtus. Le malade remuoit quelquefois ses mains, sans détermination ; il n'avoit pas encore de connoissance. Le ventre a vidé beaucoup de matières brunes, putrides & des vents. On a fait prendre au malade une eau de poulet amandée, & on a continué les lavements & les fomentations.

Le pouls, la respiration parurent bien réglés le soir. La peau étoit humide : il n'y avoit plus de grincements de dents. La déglutition étoit moins difficile, le ventre étoit moins sensible & moins tendu. Le malade ouvroit quelquefois les

yeux, sur-tout lorsqu'on lui parloit bien haut; on lui donna quelques cueillerées d'eau sucrée, avec un peu de vin.

La nuit fut tranquille: le ventre vida encore des matières maronées. Le lendemain le malade entendoit un peu; il paroissoit commencer à discerner les objets; il avoit des mouvements volontaires: il lui échappoit quelques plaintes; il portoit la main sur une des tempes, où il avoit une contusion par une chute qu'il avoit faite de son lit. Nous lui avons donné une solution de manne en lavage. On a continué les mêmes remèdes. Le ventre a vidé des matières bilieuses & maronées.

Voulant ranimer l'action vitale & exciter la sensibilité, nous avons appliqué à chaque bras un vésicatoire, qui a produit un très-bon effet. La nuit a été tranquille. Le 20 le malade avoit de la connoissance; il se plaignoit de son ventre & de ses bras; son teint n'étoit plus animé: la langue avoit dans le centre un limon jaune: les gencives étoient douloureuses & engorgées; ce qui nous fit présumer que le malade avoit pris du mercure.

Nous avons prescrit un régime humectant végétal. Le malade a pris dans la suite des bouillons de tortue; sa gonorhée n'a pas reparu, & il s'est bien rétabli de cette maladie désespérée.



OBSERVATION SUR LE TÉTANOS

Par M. Roulin, *chirurgien aide-major de la ville du Cap, associé du Cercle.*

Le 20 du mois de mai 1785 je fus appelé par Madame Desource sur l'habitation Jacquemain, au Limbé, pour voir une négritte nommée Dorine, âgée de onze ans; elle avoit été jetée à la renverse par une Négresse; elle étoit tombée sur une pierre qui lui avoit fait contusion à la partie supérieure des vertèbres lombaires: la trouvant très-oppressée, je lui fis sur le champ une saignée du bras; on frotta avec du tafia & du savon sur la partie malade; on lui donna pour boisson une légère tisanne vulnéraire.

Le lendemain je trouvai la malade avec la fièvre, la respiration étoit gênée, tout le corps étoit roide. Je réitérai la saignée du bras, je fis mettre la malade dans un bain tiède, & sortant du bain je la fis frotter sur toute l'épine du dos & la poitrine avec de l'huile dans laquelle j'avois fait bouillir une poignée de ravets. On lui donna une cuillerée de cette même huile toutes les heures; sa tisanne étoit de l'eau d'orge avec vingt gouttes de liqueur minérale d'Hoffman par bouteille: le ventre étoit resserré, les urines étoient fort rouges.

Le 22 la malade étoit plus mal, la mâchoire inférieure étoit plus gênée, le ventre météorisé. J'ai continué les mêmes tisannes; on a donné des lavements émollients, qui ne procuroient que des évacuations crues: il y avoit de la fièvre, les urines étoient très-enflammées, la peau étoit humide.

Le 23 la malade étoit dans le même état, la

mâchoire étoit toujours ſerrée, la déglutition étoit difficile ; il y avoit des mouvements convulſifs lorſqu'elle vouloit ſe faire : je continuai les mêmes remèdes, on lui donna un peu de bouillon : la tranſpiration s'eſt ſupprimée.

Du vingt-quatre au vingt-ſix, même état & même traitement ; les urines paſſoient aſſez bien, mais elles étoient très-enflammées.

Le 27 la malade étoit dans le même état, le corps étoit toujours roide, la mâchoire inférieure toujours gênée, la déglutition étoit difficile. Je lui donnai ſix grains de poudre anti-ſpaſmodique toutes les quatre heures, (1) & je continuai l'eau d'orge avec les gouttes minérales d'Hoffman & les frictions huileuſes.

La malade a été dans le même état juſqu'au trente ; le ventre a vidé tant par l'effet des lavements que par les huileux.

Le trente-un même état, la tranſpiration s'eſt rétablie : il y avoit peu de fièvre.

Le premier juin elle étoit à peu près dans le même état, ayant plus de facilité pour avaler ; elle a pris une crême de riz au bouillon.

Le deux la mâchoire étoit moins gênée, la tenſion du bas-ventre avoit diminué.

Du trois au huit la mâchoire s'eſt relâchée de plus en plus ; il n'y avoit plus de mouvements convulſifs en avalant les aliments qu'elle prenoit.

Du huit au quinze les extrémités inférieures ſont devenues plus flexibles & ont pris leur état naturel : le cou étoit moins roide, le ventre étoit aſſez libre & les urines paſſoient bien.

---

(1) Prenez pierres d'écreviſſes de rivière dix grains ; ſel volatil de ſuccin huit grains ; camphre & caſtoreum de chaque trois grains ; laudanum un grain. Formule extraite de la matière médicale de M. Lieutaud, t. I, p. 662.

Du quinze au vingt l'état de relâchement des parties s'est soutenu : le vingt-un j'ai purgé la malade avec un minoratif qui l'a bien évacuée ; elle a commencé à prendre des aliments, & j'ai supprimé la poudre anti-spasmodique ainsi que les huileux.

Le vingt-six je l'ai repurgée ; elle a été de mieux en mieux jusqu'au dix juillet où elle a laissé le régime.

Je n'ai pas été aussi heureux dans le traitement de plusieurs tétanos que j'ai traités depuis.

Le trente-un mars 1786 on porta à l'hôpital de M. Artau, entrepreneur du Roi, un Nègre nommé Lindor ; il étoit attaqué d'un opisthotonos avec la fièvre très-forte, le pouls convulsif ; il se plaignoit d'une douleur considérable depuis l'extrémité des doitgs de la main gauche jusqu'à la partie supérieure du bras, son cou étoit roide, la mâchoire inférieure serrée ; il ne pouvoit avaler aucune boisson, & lorsqu'on lui en présentoit il tomboit en convulsion : je m'informai de la cause de cette maladie, on me dit que le nègre s'étoit écrasé la première phalange du doigt index de la main gauche depuis six à sept jours. Je fis une saignée du bras sur le champ, & fis mettre le malade dans un bain tiède : on frotta les parties douloureuses avec un liniment huileux, dans lequel je fis joindre la thériaque & le camphre.

Le lendemain les accidents étoient les mêmes ; j'ai visité la plaie ; j'y ai fait des scarifications qui n'ont rendu que quelques gouttes de sang très-noir : la douleur étoit très-vive dans toute l'étendue du bras. J'ai réitéré la saignée, ainsi que les autres remèdes : cela a été inutile, le malade est mort le deux avril dans les convulsions les plus horribles.

EXTRAIT de la délibération prise par le Cercle des Philadelphes, à la séance du 25 septembre 1786.

Le Cercle, après avoir entendu la lecture de la Dissertation & *des* Observations sur le Tétanos, *qui lui ont été présentées par M. Arthaud son président, a arrêté qu'il en seroit adressé copie à MM. les Administrateurs, & qu'ils seroient priés d'en ordonner l'impression, afin de pouvoir répandre plus facilement cet ouvrage & le faire passer au Ministre de la Marine & à la Société royale de Médecine, dont les vues doivent être secondées par toutes les personnes de l'art, mais principalement par les Médecins & par les Chirurgiens des Colonies.*

Signé PREVOST, *secrétaire.*

AVIS.

M. Prévost ayant quitté sa place de Secrétaire du Cercle, en transportant son domicile au Fort-Dauphin, a été remplacé par M. Arthaud. M. Baré de Saint-Venant, membre de la Chambre d'Agriculture, a été nommé Président; & M. Baudry-Deslosières, avocat, a été élu pour la place de Vice-Président pour l'année 1787.

